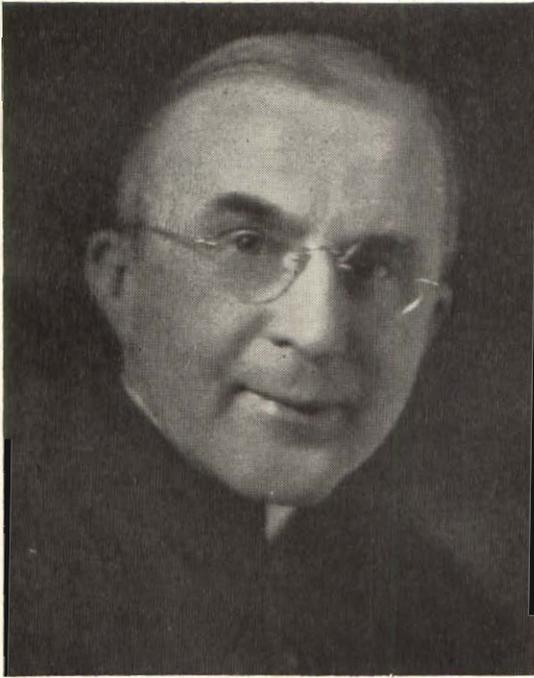
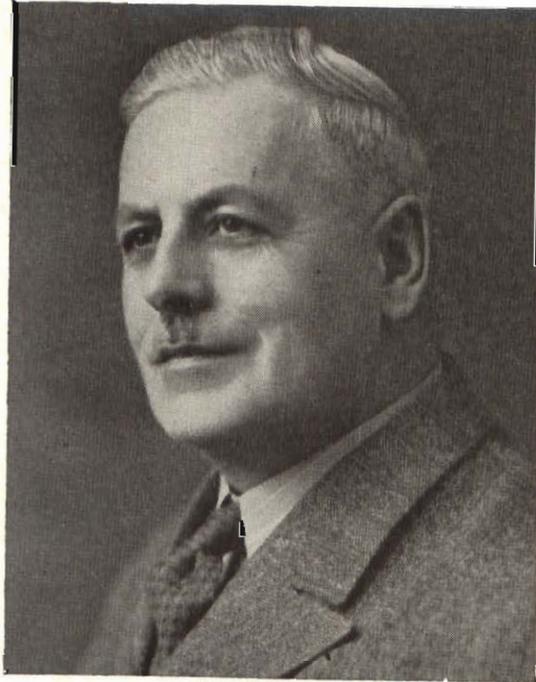


COMMISSAIRES ACTUELS



Monsieur l'abbé Martin-P. REID  
curé

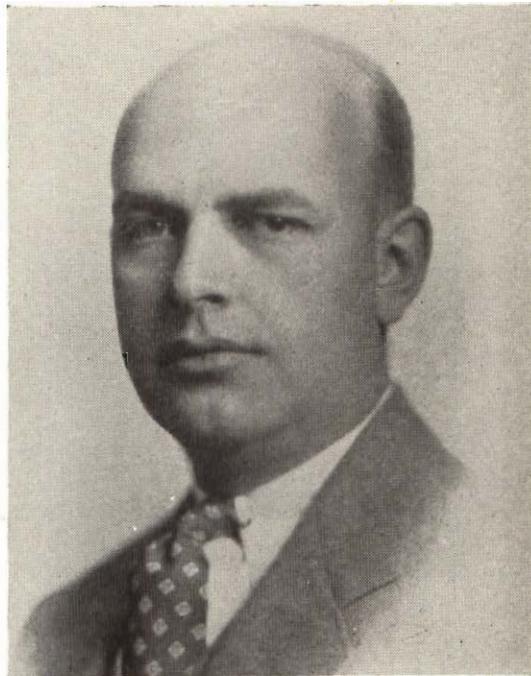


Monsieur Omer BARRIÈRE  
marchand

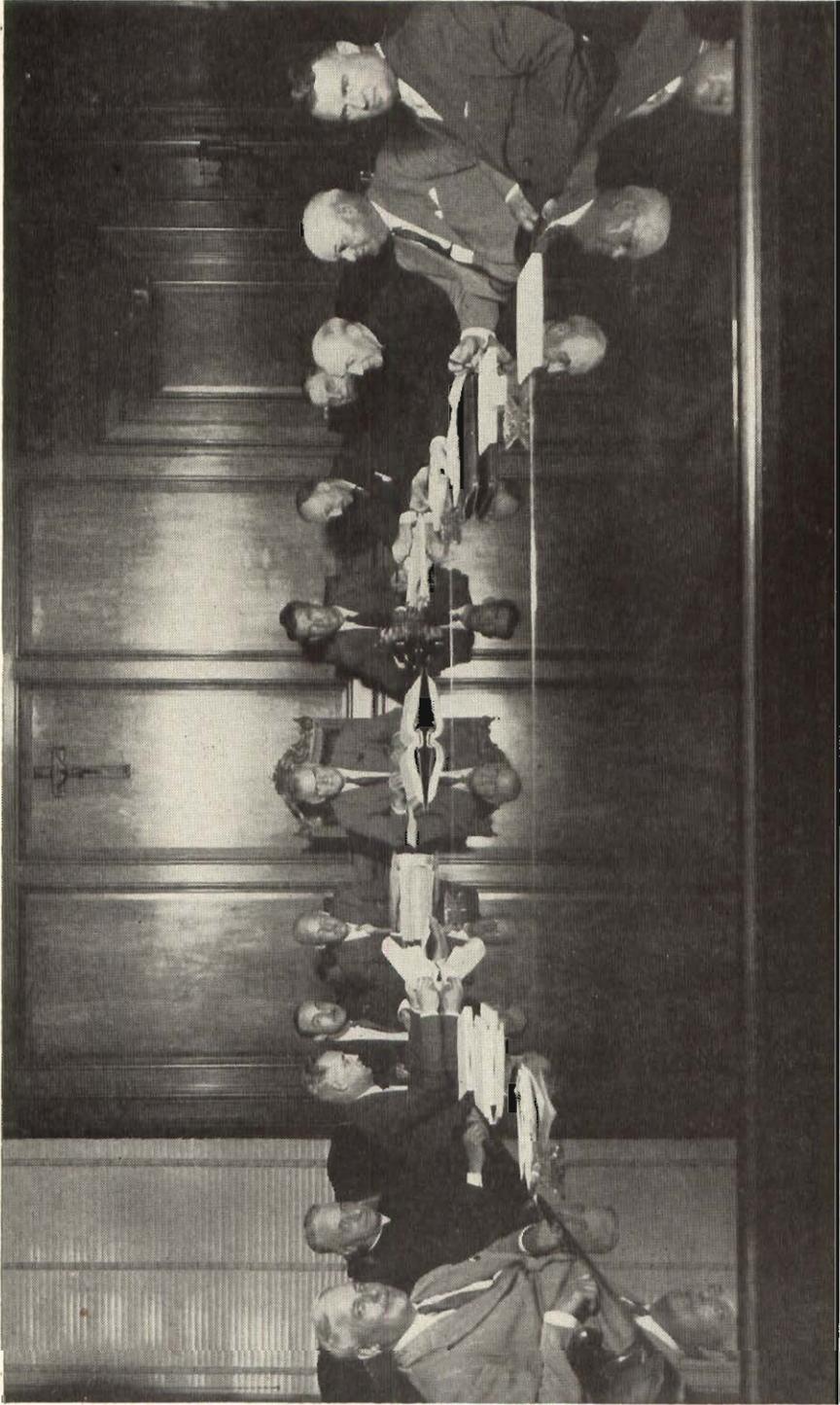
**COMMISSAIRES ACTUELS**



**Monsieur Victor-Ephrem LAMBERT**  
administrateur de propriétés



**Monsieur Hugh-E. O'DONNELL**  
avocat, C. R.



UNE SÉANCE DE LA COMMISSION  
dans la salle des délibérations

OFFICIERS DE LA COMMISSION



Monsieur Marc JARRY  
secrétaire

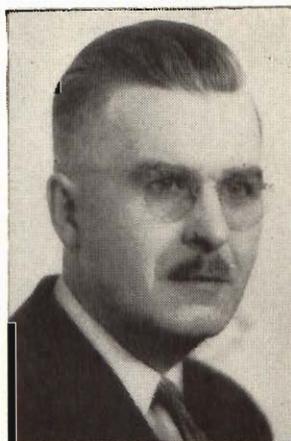


Mademoiselle Yvonne DESCHÈNES  
archiviste

OFFICIERS DE LA COMMISSION



Monsieur Roméo DELCOURT  
trésorier



Monsieur Romain PAGÉ  
trésorier-adjoint

**DIRECTEUR DES TRAVAUX**

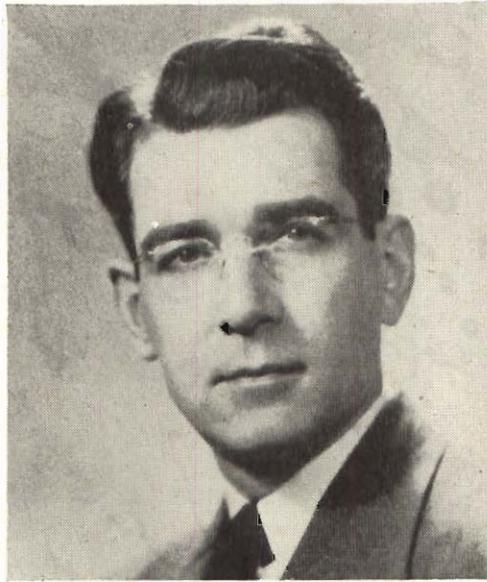


Monsieur J.-Albert BERNIER  
directeur des travaux



Monsieur Gaston RANGER  
assistant-directeur

**OFFICIERS DE LA COMMISSION**



Monsieur Trefflé BOULANGER  
directeur des études

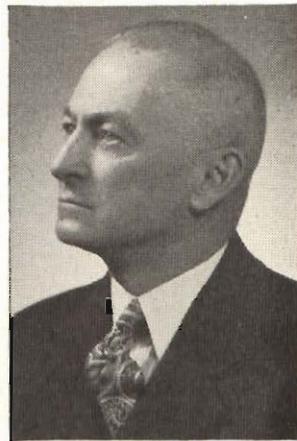


Monsieur le chanoine Eugène GAREAU  
visiteur en chef



Monsieur L-Philippe LUSSIER  
directeur-adjoint

**DIRECTEURS DE DISTRICT**



Monsieur Joseph DANSEREAU

Monsieur Wilfrid DuCAP

Monsieur Alcide CANTIN



Monsieur Irénée BEAUCHEMIN

Monsieur Guido MOREL

Monsieur Albert ST-JACQUES



Monsieur Émile GIRARDIN



Monsieur James LYNG

VISIITEURS ECCLÉSIASTIQUES



M. l'abbé E. St-Maurice



M. l'abbé P. Jarry



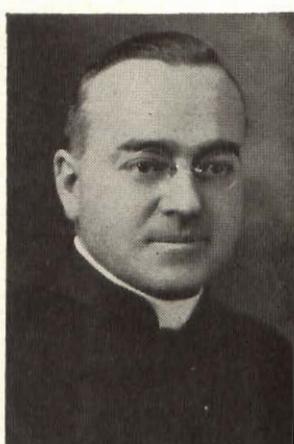
M. l'abbé J. Lalumière



M. l'abbé J. Judes



M. l'abbé P. Robillard



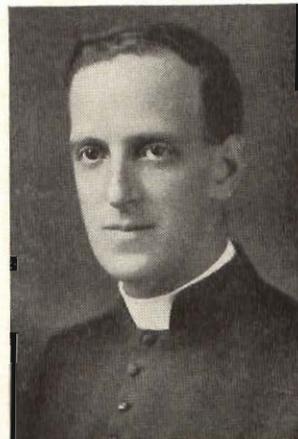
M. l'abbé H. Grégoire



M. l'abbé U. Caumartin



M. l'abbé J.-E. Cooney



M. l'abbé I. Lussier

DIRECTEURS DES SERVICES AUXILIAIRES



Mlle Juliette MIREAULT



Dr Earl LeSAGE



Dr Anatole PLANTE



M. Amédée LUSSIER



Mlle Cécile GRENIER



M. J.-F. VINCENT



Major J.-E. GAGNON

DIRECTEURS DES SERVICES AUXILIAIRES



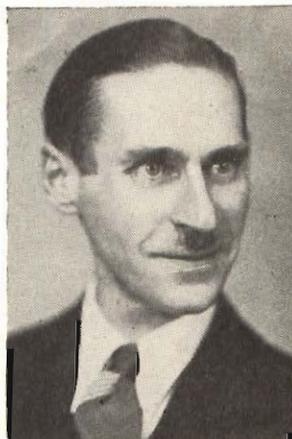
Mlle Hélène GRENIER



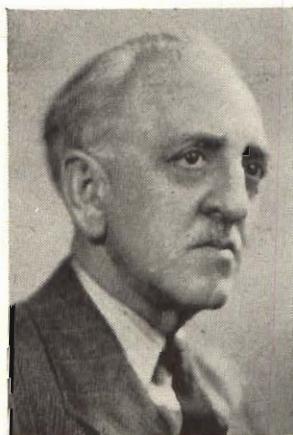
M. Joseph BRUNET



M. Raoul LABERGE



M. Maurice LeBEL



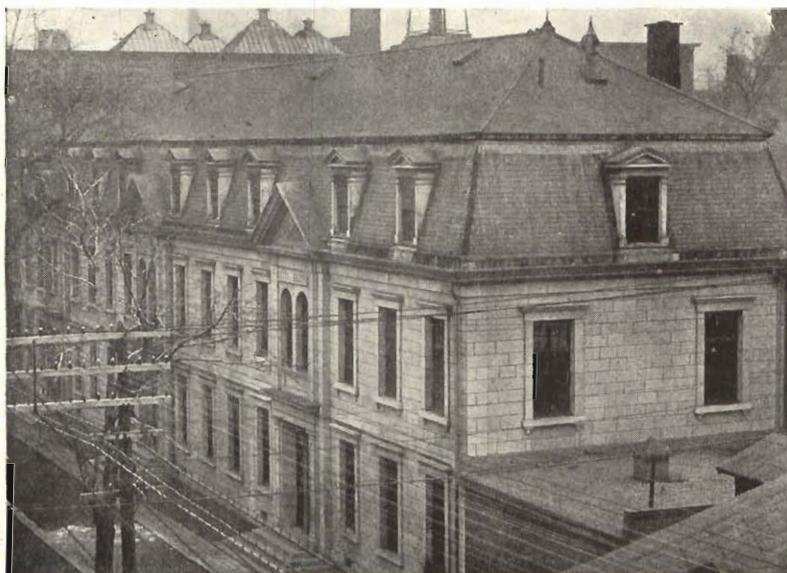
Raoul PÂQUET



M. René GUÉNETTE

## *Les Frères des Ecoles chrétiennes*

Frère M.-CYRILLE, e. c.



ANCIENNE ÉCOLE SAINT-LAURENT <sup>1</sup>

Les Frères des Ecoles chrétiennes, à qui on fait l'honneur de quelques pages dans ce numéro-souvenir de "L'école canadienne", se réjouissent du Centenaire de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Tout de suite, ils présentent à ses chefs leurs félicitations empressées et leurs meilleurs voeux.

C'est qu'ils ont un peu l'habitude des centenaires. En 1937, ils célébraient, dans des fêtes inoubliables, celui de leur arrivée au Canada, et, par le fait, celui de l'école Saint-Laurent de la rue Côté, berceau de leur Institut en terre d'Amérique, et ancêtre de toutes les écoles destinées depuis aux jeunes garçons de la métropole.

<sup>1</sup> LEGENDE: Cette photo représente l'ancienne école Saint-Laurent de la rue Côté, la première grande école paroissiale pour garçons, à Montréal. Érigée par les Sulpiciens en 1839-40, elle fut longtemps l'un des beaux édifices de notre ville. Le prince de Galles (futur Edouard VIII), trois délégués apostoliques, cinq gouverneurs généraux, plusieurs évêques la visitèrent. Cette école peut être considérée comme l'ancêtre de toutes nos écoles de garçons. Fermée en 1931, elle fut démolie par la Compagnie des Tramways qui avait acquis le terrain des Sulpiciens en prévision du futur métro.

En 1941, c'était au tour de D'Arcy McGee High School, qui a remplacé la vieille école Saint-Patrice ouverte également rue Côté. Dans tout l'Institut, c'était la première école où l'anglais était langue officielle depuis les jours où saint Jean-Baptiste de La Salle accueillait à Paris cinquante jeunes Irlandais exilés avec leur roi Jacques.

L'année 1943 marquait le centenaire des écoles Saint-Jacques et St. Ann's; l'automne dernier, la belle école Sainte-Brigide fêtait à son tour un aussi glorieux anniversaire.

\* \* \*

L'espace alloué ne me permet pas de faire l'historique, même en bref, des treize écoles de langue française et des trois de langue anglaise confiées, dans Montréal, aux Frères des Ecoles chrétiennes. Le tableau ci-après résumera la situation actuelle. Qu'il me soit plutôt permis de rappeler quelques idées développées ici ou là, dans "L'OEUVRE D'UN SIECLE", et se rapportant aux relations entre Frères, Commissions scolaires et collaborateurs séculiers. Avec fierté, je les applique particulièrement à l'organisation montréalaise.

J'écrivais donc: "C'est dans le chapitre des amis et bienfaiteurs qu'il convient, semble-t-il, de placer les pages que nous devons consacrer, dans ce mémorial, aux Commissions scolaires dont relèvent la plupart de nos établissements. Nous recevons d'elles le traitement qui nous permet de vivre et le logement convenable qui nous abrite.

"Presque toujours, MM. les Commissaires se montrent très bienveillants, et nous comptons parmi eux des amis d'une sincérité et d'une générosité à toute épreuve. Il serait puéril de parler ici des heurts inévitables dans toutes les relations humaines. Bien vite l'estime et la compréhension réciproques aplanissent les difficultés.

"De toutes les administrations publiques, les corporations scolaires sont bien celles qui ont donné le moins de prise à la critique, du moins quant à la gestion des deniers dont elles ont la garde. L'économie est-elle parfois poussée trop loin? Ce mal, d'une guérison facile, n'entache pas l'honneur des administrateurs . . .

"Entre les Commissaires et les Frères existe souvent un vrai concours de générosité et de dévouement. Commissaires, Frères, instituteurs et institutrices forment une famille unie par le double amour de la religion et de la patrie qui s'incarnent dans l'enfant à former et à instruire. Une si longue et si intime coopération à la même oeuvre doit être soulignée par les Frères et par les Commissions scolaires qui les ont épaulés avec bienveillance et générosité."

\* \* \*

Il serait intéressant de résumer ici l'oeuvre accomplie par les Frères des Ecoles chrétiennes, les pionniers, au cours du dernier siècle, et par les

Congrégations similaires descendues à leur côté dans le vaste champ de Ville-Marie. "Pour juger du chemin parcouru, écrivait le F. Marie-Victorin, qu'on veuille bien se rappeler l'état de l'instruction primaire vers 1837; situation anormale et portant à faux s'il en fut jamais. L'école était alors considérée comme bonne pour les femmes, et la catégorie la plus abandonnée était la jeunesse masculine des villes et des villages. Les garçons, sitôt sortis des mains de l'institutrice, se trouvaient devant un mur, sauf les privilégiés et les protégés pour qui le séminaire était accessible. L'ignorance était le triste privilège des hommes. Tous ceux qui pouvaient manier la hache s'enfonçaient, chaque automne, dans les peuplements de pins blancs et d'épinettes."

Cette situation presque unique dans le monde civilisé engagea un grand supérieur des Sulpiciens, M. Vincent Quiblier, à faire venir au Canada les Frères des Ecoles chrétiennes. Sans doute "les Messieurs" avaient en vue les intérêts spirituels de "la Paroisse", mais l'entreprise passa bien vite les frontières et atteignit en un quart de siècle presque les confins de l'Amérique du Nord.

Les Frères des Ecoles chrétiennes ont donc dressé à Montréal, suivant des méthodes importées de France, les cadres de l'éducation de la classe populaire des garçons, dont les chroniques de l'époque nous peignent assez la rudesse. Et c'est dans un champ défriché par eux et par les Soeurs de la Congrégation que la Commission scolaire de Montréal entrera en action progressivement et beaucoup plus tard. Telle est l'histoire.

Dans ce pays nouveau pour nos premiers Frères, et en face de problèmes qu'ils n'avaient pas soupçonnés, ils durent d'abord façonner leurs instruments de travail, je veux dire ces manuels scolaires qui ne pouvaient venir de France. La "Capricieuse" n'avait pas encore remonté le grand fleuve.

Dès 1843, Les Frères composent une *Histoire du Canada*, une *Arithmétique* et un *Abrégé de Géographie*. Trois ans plus tard se produisait ce qui devait tant de fois se répéter par la suite, mais avec plus de nuance et de subtilité: nos trois volumes étaient imprimés en contrefaçon par MM. I. Thompson et L.-P. Perreault. Comme nos premiers maîtres n'étaient ni naturalisés ni incorporés, ils ne purent réclamer en justice. Nos premiers volumes enregistrés à Ottawa sont de 1869. Bref, c'est un total de plus de trois cents ouvrages différents, aux multiples éditions, qu'a publié notre Institut en terre laurentienne depuis un siècle; une moyenne de trois par année.

Cette préparation de manuels adaptés à nos très particulières conditions ethniques et pédagogiques restera un immense service rendu au pays par les Congrégations religieuses. On ne le reconnaît pas assez de nos jours. "S'il y a eu multiplication excessive, depuis une vingtaine d'années surtout, écrivait le F. Marie-Victorin (*Oeuvre d'un siècle*, préface), il serait très préjudiciable d'en arriver à une uniformité absolue qui est l'un des pires ennemis de la pédagogie."

Quand tout est bien pesé, il faut admettre, avec M. Omer Héroux, que l'enseignement donné par les Frères, que leurs méthodes et procédés, adoptés plus tard par les maîtres séculiers, ont fait monter d'un rude échelon le niveau intellectuel de notre petit peuple; "et on peut se demander ce qu'aurait été chez nous le dernier siècle si nous n'avions pas eu les Congréganistes . . ." (*Le Devoir* du 14 mars 1946.)

M. Héroux a mentionné les "maîtres séculiers". Une page intéressante, qu'il faudra bien écrire un jour, que celle des relations entre ce corps professoral si distingué et celui des Congréganistes si dévoués; car la carrière de maître d'école n'a pas toujours été aussi prisee qu'elle l'est présentement à Montréal. Il fut même un temps où la Commission scolaire, au lieu de prier les Congrégations de retirer un certain nombre de leurs sujets, voyaient d'un mauvais oeil l'entrée des professeurs séculiers dans les écoles des religieux. Sait-on qu'il y a cinquante-trois ans, la première demande officielle d'augmentation du traitement des professeurs séculiers était faite par un Frère des Ecoles chrétiennes? Le 21 juin 1893, au F. Flamien, provincial, "qui priait MM. les Commissaires de donner un traitement convenable aux professeurs séculiers qui, disait-il, ne peuvent se contenter du maigre salaire des Frères", la Commission répondait "qu'à partir de septembre 1894, elle ne tolérerait plus de professeurs séculiers dans les écoles dirigées par les religieux." (Archives de l'Institut.) Les idées ont évolué depuis . .

Je ne veux pas omettre de rendre ici un hommage mérité aux excellents collaborateurs séculiers qui, avec les Frères, dans la plus noble émulation et la plus belle harmonie, n'ayant en vue que le bien de la jeunesse qui leur est confiée, ont fait un succès croissant du dernier siècle d'enseignement à Montréal. Que cette collaboration demeure toujours et partout sincère et cordiale, c'est un voeu qu'il faut émettre en ce Centenaire et prier le Ciel de le réaliser.

Bien qu'étrangères, en apparence, à la Commission scolaire, deux oeuvres des Frères des Ecoles chrétiennes lui apportent leur concours: je veux dire le Mont-Saint-Louis, soit par son influence dans la Congrégation, soit par les bourses qu'il offre annuellement au premier élève de nos écoles de la Commission; et l'Institut pédagogique Saint-Georges, dont le rôle est de plus en plus prépondérant dans l'évolution pédagogique de la Province.

Je signalerai également, en passant, l'oeuvre d'éducation et de moralisation accomplie, depuis trente-deux ans, chez la gent écolière de Montréal et d'ailleurs par la doyenne des revues scolaires, le Bulletin du *T.-St-Enfant-Jésus*.

Il serait intéressant de conclure cet article en évoquant certaines figures de nos religieux — professeurs et directeurs dont la notoriété fut grande à la Commission scolaire et à qui, maintes fois, elle eut recours pour élaborer

programmes et organisations; mais j'ai déjà rempli les pages qu'on m'a accordées.

Avec la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal et ses dirigeants, les Frères des Ecoles chrétiennes offriront à la Providence un hommage de gratitude pour le passé, et avec eux encore ils mettront toutes leurs énergies à faire plus beau le siècle qui commence. Si noble est la cause de l'éducation chrétienne de la jeunesse canadienne!

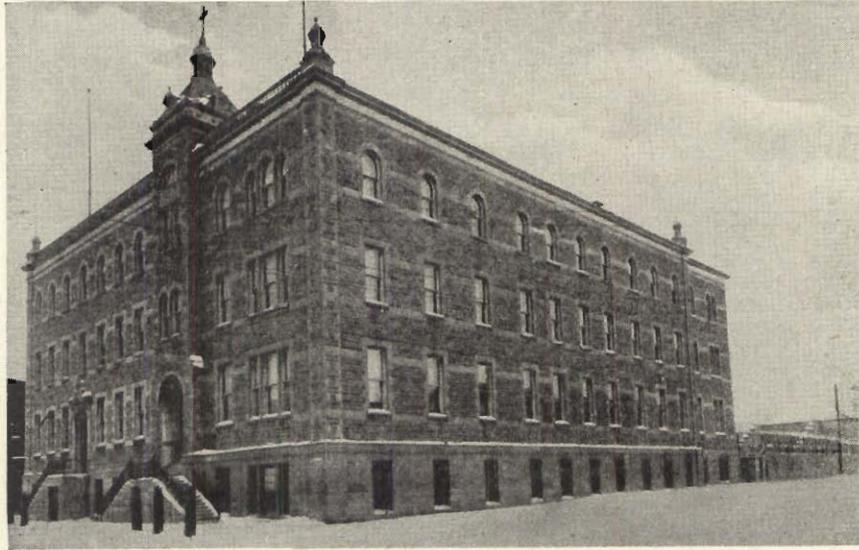
ÉCOLES DE LA COMMISSION SCOLAIRE DE MONTREAL CONFIEES AUX  
FF. DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Fondation	Ecoles	Frères	Maîtres	Insti- tutrices	Classes	Elèves	La Commiss.
1837	Saint-Laurent	8	4	2	13	420	1931
1843	Saint-Jacques	10	5	5	18	588	1921
1845	Sainte-Brigide	13	10	7	25	835	1877
1858	Saint-Joseph	11	4	2	15	441	1881
1872	Saint-Henri (Sup).	17	16	4	28	841	1916
1878	Plessis	11	9	4	22	720	1878
1887	Sainte-Cunégonde (d'Iberville)	11	7	5	21	725	1917
1887	Saint-Charles	13	9	8	27	967	1910
1890	Chomey de Mais. (E. Sup).	20	14	—	22	582	1916
1906	Saint-Paul de Viauville	10	8	—	16	450	1916
1909	Salaberry	11	5	4	18	547	1909
1911	Saint-J.-Bpte-de-La-Salle	12	19	2	20	641	1916
1916	Saint-Paul (Côte)	12	6	2	18	550	1916
TOTAL		159	106	45	263	8,307	

Ecoles de langue anglaise: D'Arcy McGee — St. Ann's — St. Dominic's.

## *Les Clercs de Saint-Viateur*

W.-S. CODERRE, c. s. v.



ÉCOLE SAINT-LOUIS

Un saint prêtre de France, Louis Querbes, a fondé l'Institut des Clercs de Saint-Viateur, qui se compose de Pères et de Frères et se dévoue à l'enseignement, au ministère paroissial, aux oeuvres d'assistance, à la prédication et aux missions. Arrivés au Canada en 1847, les Clercs de Saint-Viateur ont, depuis 1938, deux provinces religieuses au pays: la Province de Joliette et la Province de Montréal. Les deux provinces développent des oeuvres similaires, mais elles tiennent en commun un Scolasticat de théologie à Joliette et un Scolasticat école-normale à Rigaud.

Ce court aperçu sur l'oeuvre accomplie par les Clercs de Saint-Viateur au Canada s'arrêtera surtout aux établissements de la ville de Montréal, et encore d'une façon bien sommaire. Mais il convient de signaler au moins d'autres institutions de premier plan dont la communauté, tout en appréciant l'importance et la valeur, porte le poids, quelquefois lourd, en raison du personnel requis.

Ainsi, pour la province de Joliette: le Séminaire de Joliette, l'École Supérieure Saint-Viateur, le Collège Saint-Joseph de Berthierville, les Collèges de Roberval, de Rawdon et d'autres écoles: la Cure du Christ-Roi, la Maison de Retraites, l'Orphelinat Saint-Georges, les écoles d'Agriculture de la Ferme et de Saint-Barthélemi . . . Et, pour la province de Montréal: le Collège Bourget, le Collège de Gaspé, les Collèges de Beauharnois et Lauzon, les écoles d'Agriculture de Saint-Remi et de Val d'Espoir, les Orphelinats de la Maison Saint-Joseph du Manitoba et de Notre-Dame des Champs à Sully et d'autres écoles: puis le concours apporté aux mouvements spécialisés de l'Action Catholique, J.E.C., J.A.C., qui réclame plusieurs Pères en outre de ceux qui sont pris par la Prédication.

Le Supérieur général actuel de l'Institut est le T. R. Père Paul-Emile Farley, fils de la terre française du Québec, comme la presque totalité des Clercs de Saint-Viateur des provinces canadiennes. Deux autres Supérieurs généraux étaient de chez nous: les Pères Lajoie et Roberge. Ces trois Supérieurs généraux figurent sur la liste des Supérieurs du Séminaire de Joliette.

\* \* \*

Le Père Querbes fut un homme de la Providence. Né à Lyon en 1793 aux pires heures de la Révolution, baptisé en secret alors que des bombes impies abattent les clochers de la ville, il grandit et poursuit ses études cléricales au sein des misères spirituelles de cette époque malheureuse. Jeune encore, il est curé de Vourles, près de Lyon. Son cœur est navré devant la grande pitié de la petite école de France. Il sent qu'il y a quelque chose à tenter, au moins autour de lui, pour soulager la profonde détresse de l'enseignement religieux aux enfants. Longtemps, il médite dans la prière, vouant sa vie et son humble effort à une tâche formidable. Prêtre de haute vertu, homme de savoir et de bon sens, il décide de faire sa part, toute sa part, pour aider le relèvement de sa patrie égarée: il croit en l'apostolat fécond de l'école chrétienne; et il fonde son Association d'Instituteurs catholiques, pierre d'angle de son Institut de Religieux-Educateurs. Il se fait religieux dans son propre Institut qu'il dirigera comme Supérieur général jusqu'à sa mort, survenue en 1859.

Et l'étonnant commence. Tout va si vite! C'est d'abord l'approbation pontificale dès 1831: le Père Querbes a trente-huit ans. Puis tout de suite la confiance amoncelle les demandes de personnel, force la main de la prudence humaine, s'empare des Clercs de Saint-Viateur sur la liste des novices. C'est en même temps l'expansion au dehors, elle aussi arrachée au consentement du Fondateur, elle aussi providentielle.

C'est déjà l'heure du Canada en 1846: l'Institut a quinze ans! Depuis plusieurs années, Monseigneur Bourget insistait auprès du Père Querbes pour avoir des religieux. En 1846, il se rend à Vourles. Le Père se défend: il ne peut pas accepter la fondation de Montréal; il a besoin de tout son monde en France et ses novices sont promis pour des écoles qui vont s'élever.

Mais, à la fin, le Père Querbes cède, car Mgr Bourget tenait ce consentement dans sa prière de saint.

Et, le 27 mai 1847, trois Clercs de Saint-Viateur de France arrivaient à Montréal et, le lendemain, se rendaient à L'Industrie, aujourd'hui la ville de Joliette. C'étaient les Frères Champagneur, Fayard et Chrétien.

Toutefois, on regarde le Père Etienne Champagneur comme le Fondateur au Canada puisque, dès 1849, Mgr Bourget lui conférait les ordres. C'est une règle de l'Institut que les Supérieurs Majeurs sont des prêtres et que les Frères participent avec eux à l'administration.

Joliette fut le premier poste des Clercs de Saint-Viateur au pays et aussi le siège de l'Administration jusqu'à 1896 alors qu'il fut transféré à Outremont dans la Résidence actuelle de l'Administration de la Province de Montréal.

\* \* \*

Et, comme à Vourles, ce fut à Joliette un appel pressant et souvent encombrant de fondations. Les Clercs de Saint-Viateur, ainsi que plusieurs autres congrégations de Frères Enseignants, arrivaient au Canada en plein mouvement catholique, d'organisation scolaire, le Gouvernement venant à peine de sanctionner le droit des écoles confessionnelles. L'Ecole Normale n'avait pu exister et l'Instituteur était rare. Les paroisses voulaient des écoles et elles insistaient jusqu'à point gagné pour avoir des Frères, à qui elles offraient une grande confiance, beaucoup de travail et peu de salaire: tout le monde était pauvre et on s'entendait à merveille pour le bien. La situation du temps explique bien des choses. Le Père P.-E. Farley donne une claire vue de cette situation dans les lignes qui suivent: *"Comment procurer aux Canadiens des écoles catholiques et françaises, alors que l'on n'avait pas d'argent, que l'on manquait de professeurs, de méthodes, de manuels scolaires?..... C'est Mgr Bourget qui trouva l'heureuse solution: faire venir de France des Congrégations religieuses qui fourniraient des maîtres, des méthodes et des manuels. Et par surcroît, ces religieux enseigneraient pour peu de choses: le vivre et le couvert. Les congrégations vinrent nombreuses.... Pendant des années, ces mêmes congrégations furent, pour ainsi dire, l'unique canal par lequel nous a été transmise la pensée française..... Si l'on peut dire avec raison que notre race et notre langue doivent au Clergé leur survivance en Amérique, il ne faut pas oublier que les Instituts religieux ont le droit d'être comptés parmi les artisans du Miracle Canadien..."*

\* \* \*

C'est en 1853 que les Clercs de Saint-Viateur ont été appelés par Mgr Bourget, sur l'Ile de Montréal. Le F. Antoine Bernard, c.s.v., écrivain et professeur d'histoire à l'Université, relate ainsi les faits, dans un texte inédit:

"Le 8 septembre 1852, le P. Lagorce ouvrit son école de sourds-muets dans  
 "le noviciat même, à Joliette... Elle s'établit, le 5 mars 1853, dans l'ancien  
 "presbytère de M. Manseau, avec l'espoir de rentrer bientôt au Côteau Saint-  
 "Louis... Cet espoir se réalisa au mois d'août 1853. La bâtisse de pierre  
 "commencée en 1850 était prête enfin... Le P. Lagorce en prit possession  
 "avec le F. Rowan comme auxiliaire auprès des sourds-muets... En même  
 "temps, notre communauté accepta la direction d'une école primaire au Cô-  
 "teau Saint-Louis. Les Frères Michel Bélanger et Prosper Therriault, logés  
 "sous le même toit que le P. Lagorce, inaugurèrent l'enseignement aux en-  
 "fants de ce village de banlieue. Nos vieux registres désignent leur école sous  
 "le nom de Saint-Louis des Tanneries, nom qui évoque le métier d'un cer-  
 "tain nombre des villageois. L'édifice de pierre que l'on voit encore aujour-  
 "d'hui au numéro 5045, rue Saint-Dominique, près de l'église du Saint-  
 "Enfant-Jésus, abrita, au début, élèves sourds-muets et entendants, tout en  
 "servant de chapelle aux habitants du Mile-End. Notons que l'Ecole Saint-  
 "Louis des Tanneries porta le nom officiel d'école Saint-Viateur et fut,  
 "de très bonne heure, transférée chez les carriers du quartier Saint-Denis, rue  
 "Laurier est. .... De 1853 à 1860, les Frères Michel Bélanger, Pierre  
 "Pelletier, Isaac Gingras, François Damais et Prosper Terriault se succédè-  
 "rent à la tête de l'école de Saint-Louis des Tanneries... Le maître d'école, le  
 "Clerc de Saint-Viateur frais émoulu du noviciat de Joliette sentait le besoin  
 "d'exercer toute son autorité en face d'une classe de cent et même cent cin-  
 "quante espiègles... L'érosion du temps et la patience des maîtres adouci-  
 "rent les angles...."

L'humble école de la rue Laurier est devenue un édifice imposant. C'est l'école Champagnat, sous la direction des Frères Maristes. Les Clercs de Saint-Viateur l'ont tenue longtemps et d'abord à l'époque des Pieds-Noirs, appellation qui n'atténue en rien l'excellent souvenir que la communauté garde de ces temps héroïques, de ces braves gens qui s'efforçaient de gagner la vie et de donner de l'instruction aux enfants.

Les Clercs de Saint-Viateur ont aussi pris charge pour peu de temps de l'Orphelinat Saint-Antoine en 1863 et que les Frères de la Charité, venus de Belgique, dirigent depuis. Une classe de garçons fut aussi tenue par les Clercs de Saint-Viateur, à l'Hôtel-Dieu, en 1866.

Mais leurs activités vont plutôt se développer dans la région Nord de l'Île, qui est rurale. Dans le temps, les limites de la ville s'arrêtaient à la Côte-à-Baron, aujourd'hui la rue Sherbrooke. La ville d'Outremont et les nombreuses paroisses au-delà de la rue Mont-Royal, c'était la campagne, et l'église paroissiale de ces populations était l'église du Mile-End dont le ministère avait été confié aux Clercs de Saint-Viateur. Les Frères des Ecoles chrétiennes, au pays depuis 1837, se dévouaient plutôt dans les écoles de la ville, développée alors non loin du fleuve.

La communauté accepte l'école Saint-Louis en 1879; l'Académie Saint-Jean-Baptiste en 1884, alors un pensionnat florissant, depuis une école renommée, une vieille bâtisse aux vastes pièces remplies de puzzles pour les architectes et de l'espoir tenace et rassuré de tous ceux qui aiment quand même jusqu'aux rides de ces vieux murs; la desserte et l'école de Saint-Joseph, à Bordeaux en 1895, aujourd'hui l'école François de Laval; une desserte et une école à Outremont en 1896; l'école Saint-Jean-de-la-Croix en 1901; la Cure de Saint-Viateur d'Outremont en 1902; l'école Jean-Talon en 1905; l'académie Querbes en 1909, qui devint en 1939 l'Ecole Primaire Supérieure Querbes; l'école Philippe-Aubert-de-Gaspé en 1916; l'école Saint-Nicolas, Ahuntsic en 1917; l'école Louis-Hippolyte-Lafontaine en 1929; l'Ecole Primaire Supérieure Saint-Viateur en 1934; l'école Saint-Germain, à Outremont en 1936.

Des onze écoles dirigées par les Clercs de Saint-Viateur sur l'Île de Montréal, deux sont sous le contrôle de la Commission Scolaire d'Outremont, et neuf sous le contrôle de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. De celles-ci, trois sont plutôt considérées comme situées au centre, tandis que les six autres se dispersent dans le Nord.

\* \* \*

A ce groupe d'écoles dirigées par les Clercs de Saint-Viateur s'ajoute l'Institution des Sourds-Muets qui, avec son Ecole Industrielle et son Noviciat de religieux sourds-muets, réclame de la Communauté un personnel d'une soixantaine de sujets, tous professeurs spécialisés, on le conçoit. Non seulement cet Immeuble est imposant, mais l'oeuvre que ces maîtres y accomplissent est admirable, lourde aussi et trop inconnue. Les élèves y sont au nombre de trois cents internes, dont deux sont aussi aveugles. Et les Anciens, avec leurs épouses et leurs enfants sont là chez eux et s'organisent. Ils aiment ces maîtres qui les ont compris et qui les comprennent, qui continuent de leur faire aimer le bon Dieu dans la joie de vivre. Oeuvre divine du dévouement et de la charité, qui veille du dehors!

L'Institution des Sourds-Muets et l'Ecole Saint-Louis des Tanneries ont débuté à Montréal sous le même toit. L'Institution a grandi d'une façon très remarquable. Saint-Louis, il faut en parler... Cette école Saint-Louis de la rue Fairmount a passé par bien des phases scolaires, toujours brillantes et solides, et qui l'ont à la fin conduite à une situation amoindrie, qui pourtant résulte de ses progrès constants. Elle a en quelque sorte subi le choc de son propre progrès... Sa gloire restera d'avoir été le berceau d'un progrès remarquable au domaine même de l'Instruction publique: l'école primaire supérieure, comme telle, pour le nom et pour la chose. Il se trouve un brin indestructible d'histoire locale dans ce fait qu'on ne peut rappeler les commencements de l'enseignement primaire supérieur à Montréal sans évoquer trois noms à jamais liés: l'Ecole Saint-Louis, Mgr Perrier et M.

Piédalue. En outre, dans ses cachettes de vieille, elle gardait précieusement le souvenir de son premier nom, de son vrai nom, "Ecole Saint-Viateur", pour en glorifier sa fille mieux parvenue et donner au saint Patron des Clercs de Saint-Viateur une place d'honneur dans les registres de la Commission des Ecoles Catholiques, un nom cher à la Communauté pour son importante école de la rue De Castelnau, au centre de ses écoles, au centre de la terre aimée de Ville-Marie.

\* \* \*

Le Clerc de Saint-Viateur, attaché au rôle profond et pratique de l'école comme à son âme nationale, entend se dévouer dans la fierté de son état. Religieux dans sa vie, catéchiste et professeur à l'école, paroissial dans son esprit et ses activités, il se doit en vertu de ses origines et de ses engagements d'aller sa route sans dévier des normes providentielles qu'a si bien définies pour lui son saint Fondateur. Il tient à collaborer dans ces dispositions, dans le plus grand respect de l'autorité établie, en union sincère avec tous ceux qui aiment l'école et la servent en vérité. Tel est son hommage respectueux et aussi reconnaissant à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, à l'occasion de son Centenaire.

## *Les Frères de Sainte-Croix*

Frère Germain-R. DeSERRES, c. .s. c.



ÉCOLE ADÉLARD-LANGEVIN

Les Frères de Sainte-Croix s'associent d'autant plus volontiers à la célébration du glorieux Centenaire de fondation de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal que leur contribution à cette oeuvre éducationnelle se trouve elle-même à peu près centenaire. Venu en effet de France au pays en 1847 sur les instances réitérées du grand évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, les religieux de Sainte-Croix, Pères et Frères, s'établirent à Saint-Laurent, près Montréal, d'où ils ne tardèrent pas à rayonner dans la métropole.

ÉCOLE NOTRE-DAME-DES-NEIGES. — Dès la même année 1847, les Frères Aldéric et Antoine enseignent à la Côte-des-Neiges, alors simple desserte de la paroisse Notre-Dame de Montréal. Ils doivent parcourir à pied, matin et soir, les trois milles qui séparent cette école de leur

résidence. Remplacés en 1864 à la demande des Messieurs de Saint-Sulpice par les Frères des Ecoles chrétiennes, ils reprennent la direction, en 1886, de cette école construite en 1817, muée en entrepôt de la Commission des Ecoles Catholiques lors de la construction de l'école actuelle en 1918, et acquise en 1942 par la Congrégation de Sainte-Croix, qui y établit sa procure provinciale.

L'école actuelle s'est ouverte en 1918, avons-nous dit, avec une inscription de 214 élèves. Ce nombre s'est élevé dans la suite à un maximum de 255, y compris les élèves de langue anglaise. Mais depuis l'an dernier, les deux groupes ethniques sont parfaitement autonomes, avec 170 élèves pour la section française et 110 pour la section anglaise, sous une direction générale unique confiée au R. Frère Léontien-L. Brunet. L'enseignement y est dispensé par six religieux et six laïques, soit sept titulaires de langue française et quatre de langue anglaise.

ÉCOLE SAINT-PASCAL-BAYLON. — La résidence de l'école Notre-Dame-des-Neiges abrite aussi le personnel enseignant de l'école Saint-Pascal-Baylon, fondée en 1933, avec le R. Frère Irénée-A. Lefebvre comme premier directeur. Il partageait avec deux confrères l'enseignement donné aux 42 élèves du début. Le nombre de ces derniers a atteint aujourd'hui la soixantaine. Les professeurs, tous religieux, y sont maintenant trois, sous la direction du R. Frère Maurice-G. Laroque.

ÉCOLE ADELARD-LANGEVIN. — Lorsque les Religieux de Sainte-Croix acceptèrent en 1883 de diriger la section masculine de l'école de la Nativité-de-Marie — l'une des quatre premières paroisses à être détachées de Notre-Dame de Montréal — cette institution portait déjà le nom de leur glorieux patron, saint Joseph. Le bâtiment s'élevait à l'angle des rues Dezery et Hudon et ne pouvait déjà plus, en 1885, contenir ses 500 élèves des deux sexes. Il y eut donc essaimage des garçons, cette même année, dans un nouvel immeuble construit rue Dezery, coin Lafontaine, à l'arrière de l'église. Ce fut désormais l'"Académie Saint-Joseph" des garçons. Ce nom a été remplacé à regret en 1931, à la demande de la Commission — question d'administration — par celui d'Adélarde-Langevin, en l'honneur du "grand blessé" de l'Ouest canadien, Mgr Adélarde Langevin, frère d'un ancien curé de la paroisse de la Nativité.

La croissance phénoménale du quartier ouvrier d'Hochelaga obligea en 1909 la municipalité scolaire de l'endroit à agrandir l'école. Ce qui permit de porter le nombre des classes de 5 à 18, puis à 25, avec une inscription maximum de 900. L'école Baril, construite en 1911 sur le territoire de la future paroisse du Très-Saint-Rédempteur, dont l'érection canonique n'eut lieu qu'en 1913, recueillit l'excédent des élèves de chacune des classes du cours primaire élémentaire.

En 1917, annexion de la municipalité scolaire d'Hochelaga à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. La construction dans la pa-

roisse, en 1932, de l'école Louis-Jolliet, décongestionna de nouveau l'école-mère. Malgré tout, on dut ouvrir en 1937 quatre classes dans la salle paroissiale de la Nativité.

En 1942, l'école célébra son jubilé de diamant. À cette occasion, les contribuables demandèrent à la Commission une urgente restauration. On rajeunit l'extérieur de la partie construite en 1885 et l'on fit dans tout l'intérieur un "grand ménage". Douze ans, auparavant, en 1930, sur l'initiative du R. Frère Bernardin-E. Bergeron, directeur, un mémorable concertum des Anciens avait marqué le cinquantenaire de fondation de l'école.

Cette institution a de tout temps enrichi son programme d'études de multiples organisations extra-scolaires: garde d'honneur du Sacré-Coeur, croisade eucharistique, Action catholique, enfants du sanctuaire, oeuvre de la Sainte-Enfance, corps de clairons, brigade de sécurité, groupe de gymnastes, équipes sportives. De 1933 à 1944 l'école s'honora d'avoir une filiale de la manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois de Paris. Cette manécanterie a su atteindre à l'art authentique. Elle a connu de brillants succès à Québec comme à Montréal, sous la direction de son fondateur le Frère Séverin-H. Vermandere.

L'école Adélarde-Langevin n'a pas à rougir de ses états de services. Elle compte parmi ses anciens élèves un évêque, le regretté Mgr Béliveau, une cinquantaine de prêtres religieux ou séculiers, autant de frères, et plusieurs citoyens de marque dans les carrières libérales, politiques et économiques.

Le directeur actuel est le R. Frère Narcisse-F. Meloche; il a sous sa direction 31 professeurs, dont 20 religieux, et 750 élèves.

ÉCOLE BARIL. — La fondation de l'école Baril remonte, nous l'avons vu, à 1911. Elle fut l'oeuvre de feu le Dr Georges Baril, alors président de la Commission scolaire d'Hochelaga, qui voulait par là décongestionner l'école Saint-Joseph (maintenant Adélarde-Langevin) devenue trop exigüe. Cette école constitue le monument de gratitude de la population d'Hochelaga envers "le médecin des pauvres" et "le grand ami de l'éducation" que fut le Dr Georges Baril. Les circonstances qui ont déterminé la construction de cette école nous expliquent qu'on en ait confié la direction aux Frères de Sainte-Croix.

Jusque vers 1925, l'enseignement s'y arrêta à la 7<sup>ième</sup> année. On devait passer à l'école Saint-Joseph pour le cours complémentaire.

Comme l'école Adélarde-Langevin dont elle est d'ailleurs issue, l'école Baril se distingue par ses organisations extra-scolaires: J. E. C., cercle de jeunes naturalistes, etc. Elle compte actuellement 540 élèves répartis en 10 classes. 2 auxiliaires, 9 titulaires religieux et 10 laïques y distribuent l'enseignement sous la conduite du R. Frère Félicien-A. Lessard.

ÉCOLE DUJARIE. — C'est en 1913 que les Frères de Sainte-Croix assumèrent la direction de la section des garçons de cette école de Cartierville qui s'appelait alors l'Académie Saint-Joseph. Le premier directeur, le

R. Frère Emilien-E. Laplante, et un professeur laïque, se partageaient l'enseignement des 72 élèves d'alors. Le cours comporta une 9<sup>ième</sup> année dès 1915.

Le nombre des classes, passé graduellement de 7 à 15 pour les deux sections, exigea en 1926 la construction de l'école actuelle des garçons. Elle fut inaugurée le 18 décembre 1927, sous le nom d'école Dujarié, à la mémoire du vénérable curé de Rouillé-sur-Loir, au Mans, France, fondateur des Frères de Saint-Joseph, qui sont devenus en 1837, par leur union aux Prêtres auxiliaires du Père Moreau à Sainte-Croix du Mans, partie intégrante de la Congrégation de Sainte-Croix. Le R. Frère Léopold-J. Taillon, fondateur et actuel directeur des cours de pédagogie de l'Université Saint-Joseph, au Nouveau Brunswick, fut la cheville ouvrière, à titre de directeur de l'école, de ces améliorations appréciables.

L'école Dujarié a pour directeur actuel le R. Frère Paul-André Lauzon. 5 religieux et 3 laïques y donnent l'enseignement. Les élèves sont au nombre de 215.

## *Les Frères Maristes*

Frère J.-E.



ÉCOLE SAINT-JEAN-DE-BRÉBEUF

1946. Il y aura soixante ans que les FF. Maristes exercent leur oeuvre éducationnelle à Montréal. En 1886, un an à peine après leur arrivée au pays, ils étaient appelés par les RR. PP. Oblats de la rue Visitation à la direction de l'école "Maîtrise Saint-Pierre" et s'installaient l'année suivante dans l'actuelle école Saint-Pierre, coin Panet-Sainte-Rose, au quartier appelé alors le "faubourg Québec".

Vingt-quatre ans plus tard, 1910: deux autres paroisses toutes jeunes, Saint-Denis et Saint-Georges, par la voix de leur curé respectif, (M. l'abbé St-Jean et le R.P. Piché de Saint-Vincent de Paul), réclamaient les FF. Maristes.

En 1911, un quartier encore tout neuf et appelé à une étonnante prospérité, Rosemont, demandait les FF. Maristes par l'entremise du curé-fondateur de Sainte-Philomène, M. l'abbé Brien.

Il va sans dire que les FF. Maristes éprouvaient une secrète attirance vers l'antique Ville-Marie où ils pourraient inculquer à la jeunesse canadienne les pratiques de la dévotion mariale, caractéristique de leur Institut.

C'est ce que depuis 1886 ils s'efforcent de faire comme complément à une solide éducation religieuse, intellectuelle et nationale, dispensée d'abord par des religieux venus de France, puis peu à peu par des congréganistes canadiens formés au Scolasticat-Ecole Normale d'Iberville.

LES ECOLES MARISTES: STATISTIQUES

Ecoles	Année de fondation	Nombre d'élèves Inscription maximum	Inscription 1945-46	Nombre de professeurs	Nombre de finissants en 1945
Saint-Pierre	1886	715	518	16	19
Champagnat	1910	935	725	24	24
Lambert-Closse	1910	315	230	8	5
Saint-Jean-de-Brébeuf	1911	1200	676	22	47

L'ÉCOLE SAINT-PIERRE

Ecole payante à sa fondation, elle recrutait l'élite du vieux "faubourg Québec". Son fondateur et premier directeur, le cher Frère Surlus, éducateur de grande classe, sut lui inspirer un magnifique idéal: développer l'esprit vif, primesautier et débrouillard de ses élèves. Le milieu, de résidentiel qu'il était il y a 60 ans, est devenu ouvrier et industriel. Parmi ses anciens l'école compte des hommes éminents dans toutes les branches de l'activité humaine et s'honore d'avoir donné à l'Eglise un évêque, Mgr Rhéaume, nombre de prêtres et de religieux, et à l'Etat un secrétaire provincial, l'Honorable Hector Perrier.

*Distinctions* 5 juin 1945: Roger Martineau, 1er prix au concours de catéchisme organisé par Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal.

27 avril 1935: Bernard Turcot, 1er prix au concours de composition française de la Commission scolaire entre les 7ième, 8ième et 9ième années.

L'ÉCOLE CHAMPAGNAT

Bâtie rue Laurier au haut de la montée de la rue Saint-Hubert, l'école Champagnat, autrefois école Saint-Denis, construite en 1889 et doublée en 1913, dresse sa façade composite au centre du quartier bien canadien de Saint-Denis. D'abord tenue par les Clercs de Saint-Viateur, puis par des professeurs laïques, elle passait en 1910 sous la direction des FF. Maristes. Son premier directeur fut le regretté Fr. Chryseuil, homme d'autorité, qui sut contenir et discipliner le naturel un peu rude des écoliers de 1910. Les professeurs actuels favorisent des entrevues fréquentes avec les parents des élèves. On cite parmi ses anciens 14 prêtres, 25 religieux et plusieurs citoyens distingués.

RECORDS: Trophée Guard-X 1944-45. — Trophée de natation gagné par Bernard Monastesse, de 9ième année.

## L'ÉCOLE LAMBERT-CLOSSE

Rue Saint-Urbain, entre Bernard et Van Horne, s'élève l'école Lambert-Closse, autrefois école Dollard. Son premier directeur, le Fr. Généralis, homme d'énergie et de savoir-faire, donna à l'institution naissante une forte impulsion. Le chiffre maximum des élèves, 315 en 1916, est sensiblement moindre depuis, ce qui s'explique par l'invasion irlandaise, anglaise ou juive du quartier. Quelques-uns de ses anciens se sont fait un nom dans les sciences, tels MM. G. J. et J. Delorme; dans les arts, Lionel Daunais, premier boursier d'Europe pour le chant. D'autres ont réussi dans les professions, le commerce ou l'industrie. D'autres sont arrivés au sacerdoce, soit dans le clergé séculier soit dans les ordres religieux; ainsi le R.P. Latour.

## L'ÉCOLE SAINT-JEAN-DE-BREBEUF

Six Frères, ayant à leur tête le regretté Fr. Joseph-Maximin, assumèrent en 1911 l'éducation des 150 garçons dans l'unique école Sainte-Philomène. Ils émigraient en 1925 dans le local spacieux et moderne élevé à l'angle de la Sixième avenue et de la rue Dandurand, sous le nom de Saint-Jean-de-Brébeuf, où le chiffre des élèves atteignit 1200 en 1930. En 1925, fonctionnèrent à l'école des classes de 10<sup>ième</sup> et 11<sup>ième</sup> années qui disparurent en 1926 avec la création des quatre écoles supérieures officielles. Un grand nombre de finissants — 25 cette année — continuent leurs études à l'école supérieure Saint-Stanislas où ils font excellente figure. L'école Saint-Jean-de-Brébeuf a toujours été au diapason de l'esprit paroissial et patriotique propre aux "Rosemontais".

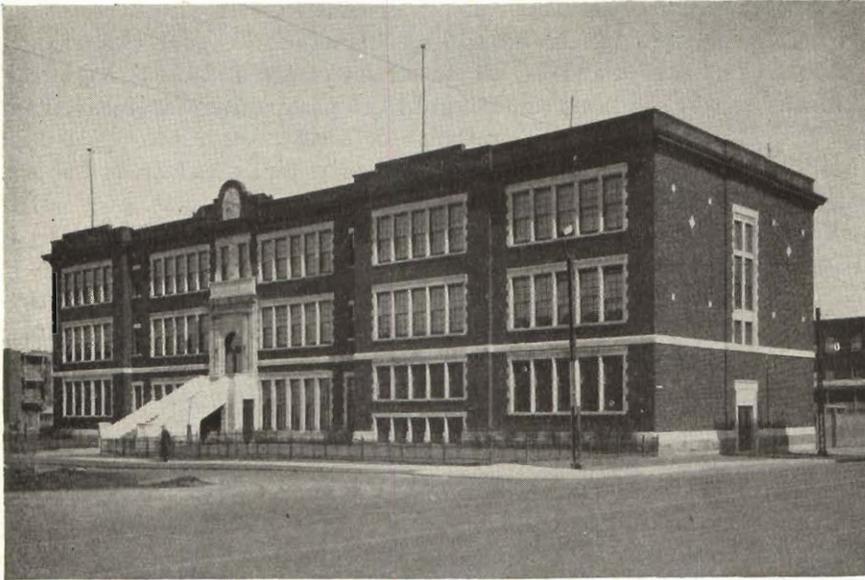
On relève parmi ses anciens bon nombre de prêtres et de religieux, et dans le civil, Me Jean Drapeau, M. Hilaire Beauregard, directeur de la Police provinciale, l'ex-échevin Brien.

TABLEAU DES OEUVRES DES ÉCOLES DES FF. MARISTES  
ET LE NOMBRE DES ÉLÈVES QUI Y PARTICIPENT

Ecoles	Chorale	JEC	Croisade eucha- ristique	Enfants du sanctuaire	Corps de cadets	Retraite d'orien- tation
Saint-Pierre	40	12	30	60	150	40
Champagnat	35	29	75	85	135	45
Lambert-Closse	35	24	25	70	110	16
Saint-Jean-de-Brébeuf	45	18	60	110		43

Amicales: Saint-Pierre, Champagnat, Dollard.

## *Les Frères de l'Instruction Chrétienne*



ÉCOLE SAINT-PIERRE-CLAVER

Les Frères de l'Instruction Chrétienne ont appris avec une joie toute particulière la nouvelle de la célébration du Centenaire de la Commission scolaire de Montréal. C'est avec un grand bonheur qu'ils présentent à son distingué Président ainsi qu'à Messieurs les Commissaires l'hommage de leurs respectueuses et sincères félicitations.

Lorsque la première Commission scolaire fut constituée à Montréal, à l'été de 1846, les Frères de l'Instruction Chrétienne n'étaient pas là pour offrir au nouveau Président le concours de leur dévouement à la cause de l'éducation. D'origine bretonne, leur Institut n'avait pas encore pris pied sur le sol singulièrement hospitalier du Québec; mais la divine Providence l'acheminait déjà par étapes, avant même 1846! . . .

Aussi bien, le 7 février 1838, cinq Frères de l'Instruction Chrétienne débarquaient à Basse-Terre, chef-lieu de l'île de Guadeloupe, située à moins de quatre cents lieues du continent américain. Deux ans plus tard, le 28 janvier 1840, cinq autres Frères du même Institut abordaient à la Martinique, voisine de la Guadeloupe. Trois années ne s'étaient pas écoulées qu'à

leur tour les îles Saint-Pierre et Miquelon, à la pointe sud de Terre-Neuve, avant-poste, pourrait-on dire, de la terre québécoise, accueillait, le 17<sup>e</sup> mai 1842, le premier contingent de ces religieux.

De Terre-Neuve à Montréal, il n'y a même pas trois jours de bateau: étape facile à franchir, surtout avec l'aide de Dieu . . .

A l'heure qu'il avait fixée dans ses desseins éternels, Dieu se servit du R. P. Turgeon, s.j., recteur du Collège Sainte-Marie, pour transplanter la nouvelle phalange d'apôtres jusque sur les plages de l'île de Montréal. L'éminent recteur fut l'instrument docile et particulièrement bienveillant de la Providence, si bien qu'à l'automne de 1888, c'est-à-dire après deux années d'enseignement au collège de la rue Bleury, où ils se fixèrent d'abord, les Frères de l'Instruction Chrétienne étaient en mesure d'accepter l'offre de la Commission scolaire de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge, dans la paroisse de l'Immaculée-Conception.

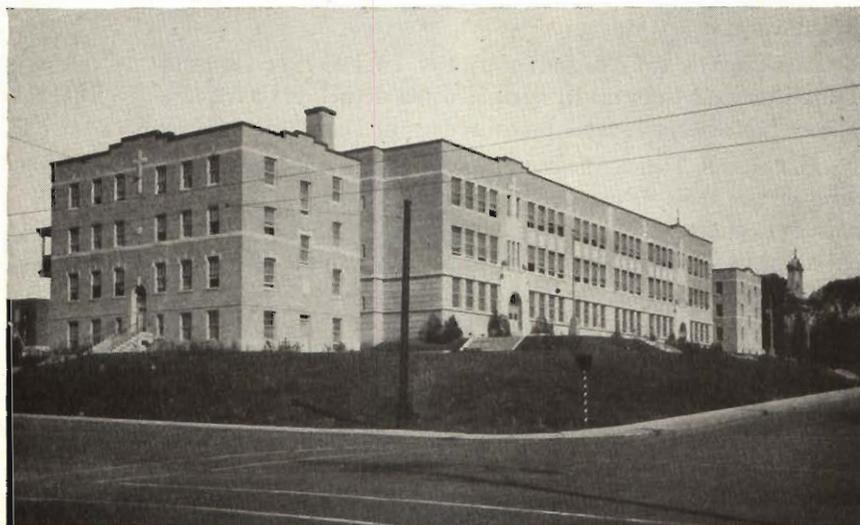
Le grain de sénevé, jeté dans le sol éminemment prometteur du territoire confié au zèle des RR. PP. Jésuites, allait germer, grandir et s'épanouir en un arbre robuste dont la ramure couvrira de son ombre bienfaisante, en cette année centenaire de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, dix établissements scolaires solidement organisés où besognent, sous le regard de Dieu, pour l'instruction et l'éducation de cinq mille petits Montréalais, 150 religieux de l'Instruction Chrétienne, désireux plus que jamais d'assurer les autorités scolaires de leur collaboration la plus entière, la plus respectueuse, la plus cordiale.

Ils n'ont pas trouvé de plus beau bouquet à offrir à la Commission jubilaire que leurs dix florissantes écoles avec l'opulente grappe de leurs cinq mille élèves. Et ils auront la seule récompense qu'ils envient ici-bas, s'ils correspondent toujours fidèlement aux directives des autorités constituées en éducation et si, dans la vie, leurs anciens élèves ont assez d'amour de Dieu et de leur pays pour ne laisser vacant aucun poste qui exige un honnête homme, une conscience droite, une vertu que n'altèrent ni la peur, ni la force, ni l'intérêt.

Ecoles	Date de Fondation	Nombre de Frères	Nombre de classes	Nombre d'élèves
Saint-Charles-Garnier				
(Saint-Jean-Berchmans)	1888	10	13	390
Charlevoix (Sainte-Elisabeth)	1896	7	8	255
Saint-François-Xavier	1898	12	17	495
Saint-Stanislas (paroisse)	1898	17	26	805
La Mennais (Saint-Edouard)	1899	18	29	920
Saint-Zotique	1911	10	11	363
Saint-Pierre-Claver	1911	17	26	805
Vaudreuil (Sainte-Clotilde)	1914	9	14	412
Ecole Supérieure Saint-Stanislas	1929	30	18	594
Sainte-Bernadette	1940	6	6	173

## *Les Frères du Sacré-Coeur*

Frère STANISLAS, s. c.



ÉCOLE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE

C'est en 1901 que les Frères du Sacré-Coeur commencèrent à exercer leur apostolat auprès des écoliers montréalais.

En effet, cette année-là, M. l'abbé Georges Payette, curé de la paroisse Saint-Eusèbe, qui avait connu nos Frères alors qu'il était vicaire à Saint-Lin, retenait, avec l'assentiment de la Commission scolaire de Montréal, les services de six Frères.

Le Frère Eméric, directeur, et son personnel s'installèrent dans le magnifique édifice qu'était l'ancienne ÉCOLE MEILLEUR. En 1909, l'école fut agrandie; en 1924, lorsqu'un incendie la détruisit de fond en comble, une nouvelle école de trente-et-une classes s'éleva sur les ruines.

Un personnel de trente-trois Frères et de deux instituteurs pourvoit aujourd'hui à l'éducation d'un millier d'enfants.

En 1902, deux Frères, dont le Frère Edmond, directeur, prenaient charge de l'école des garçons à NOTRE-DAME-DE-GRÂCE, dans la banlieue de la métropole, à la demande du Rév. P. Brosseau, O.P., curé de la paroisse.

On remplaça, en 1907, la petite école du début par une construction plus spacieuse qui logeait les cinq classes et le personnel enseignant. En 1916, l'addition d'une résidence permit de porter le nombre des classes à dix.

Depuis la fondation, l'école avait été bilingue. Bien que les gens de langue anglaise se fussent organisés en paroisse dès 1917, ce n'est qu'en 1924 qu'ils eurent leur école à eux, sous la direction des Frères de la Présentation.

La population croissant toujours, en 1931, la Commission des Ecoles Catholique de Montréal fit bâtir l'édifice actuel de l'avenue Notre-Dame-de-Grâce. Dix Frères et trois instituteurs ont charge de 310 écoliers.

En 1910, l'ancienne commission scolaire de l'Est de Montréal prenait à son service trois de nos Frères pour son école du Parc Terminal; en 1917, trois également pour celle de la Terrasse Vinet. Ce sont maintenant les écoles LAFLECHE de Notre-Dame-des-Victoires et SAINT-VICTOR de la paroisse du même nom.

Au début, dans ces deux localités, la chapelle paroissiale et l'école logeaient sous le même toit. Avec la construction des églises, les édifices scolaires se trouvèrent agrandis. Lafleche a maintenant douze Frères et 320 élèves; Saint-Victor a sept Frères et 200 élèves.

En 1917, la Commission scolaire de SAINT-FRANÇOIS-SOLANO, dont le président était M. le curé J.-A. Champagne, accueillait cinq de nos Frères dans son ancienne chapelle-école. Aujourd'hui, logés dans un édifice imposant, douze Frères ont charge des 280 garçons de la paroisse.

De ces cinq fondations, seule l'école Meilleur relevait de la Commission scolaire de Montréal. Quand à l'automne de 1917 une commission unique fut établie, les écoles de Notre-Dame-de-Grâce, de N.-D.-des-Victoires, de Saint-Victor et de Saint-François tombèrent sous le contrôle de la nouvelle administration.

En 1917, également, trois Frères établissaient leurs quartiers à l'école SAINT-BERNARDIN-DE-SIENNE dans la Ville Saint-Michel, au nord de Montréal. En 1921, lors de leur centenaire de fondation, les Frères donnaient à l'école le nom de Coindre pour honorer leur fondateur.

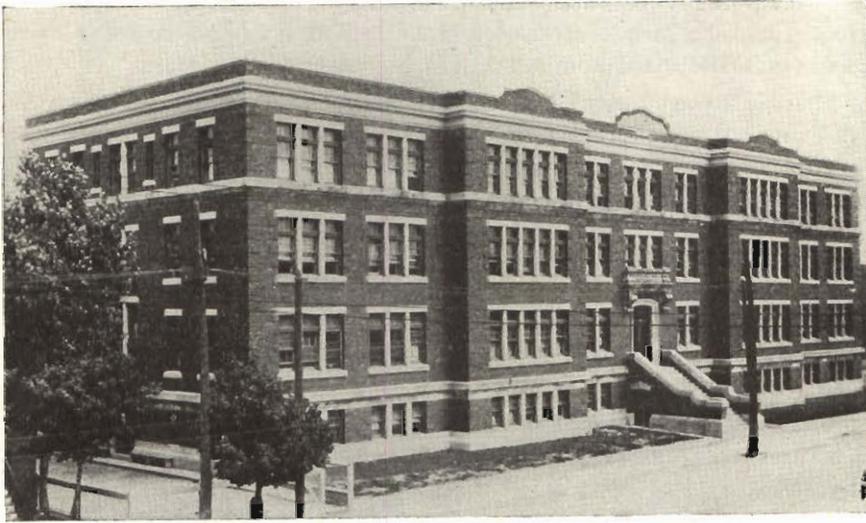
Bien que cette municipalité soit restée indépendante de Montréal au point de vue civil, ses écoles, depuis 1924, relèvent de la Commission scolaire de Montréal.

En 1929, nos Frères quittaient ce poste. Ils le reprirent toutefois après dix ans d'absence. Aujourd'hui six Frères et trois maîtres ont charge des 250 garçons de la paroisse.

Les Frères du Sacré-Coeur dirigent donc six établissements sous le contrôle de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Un personnel de quatre-vingts Frères, assisté de neuf instituteurs séculiers, s'occupe de 2350 élèves.

## *Les Frères de Saint-Gabriel*

Frère FRUMENCE



ÉCOLE CHRISTOPHE-COLOMB

L'ÉCOLE CHRISTOPHE-COLOMB. — Depuis 1909, lendemain de la fondation de la paroisse, l'école Christophe-Colomb continue sa tâche noble et consolante de dispenser l'éducation et l'instruction à la sympathique gent écolière de Saint-Arsène, que M. le curé Jérémie Décarie lui avait alors confiée.

Humbles furent ses débuts. Mais les hommes de la trempe des FF. Elzéar et Francis surent imprimer à l'oeuvre naissante une direction ascendante, annonciatrice des succès futurs. Grâce à l'accroissement rapide de la population scolaire, la paroisse, nouvellement annexée à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, se vit bientôt dotée de locaux plus vastes. Le nouvel immeuble, construit en 1912, abrita jusqu'en 1921 écoliers et écolières. Alors redistribué en vue de sa destination unique, il ne tarda pas à se remplir à pleine capacité. Aussi, le 10 novembre 1933, 300 élèves durent-ils, avec leurs maîtres laïques, se diriger vers l'école Cassegrain construite pour les recevoir.

L'inscription ainsi réduite à 800, les élèves se trouvèrent plus à l'aise, du moins pour un temps. Dès 1938, cependant, ils dépassaient le millier. Aussi bien, la Commission scolaire dut-elle faire des prodiges d'ingéniosité pour loger de nouveau à l'école Christophe-Colomb les élèves de l'école Cassegrain qu'un incendie venait de chasser de chez eux. Ce furent les années héroïques: aux 1032 élèves déjà à l'étroit, en ajouter 121, c'était un moyen d'amener la pléthore . . . On aurait pu y croire, à voir les trois classes temporaires envahir la salle de récréation et l'inscription record des autres. Tout alla bien, cependant, grâce à la bonne volonté de tous: Frères de l'école Christophe-Colomb et professeurs venus de Cassegrain.

Faut-il croire que, une fois de plus, le sacrifice fut semeur de renouveau? En tout cas, le projet depuis assez longtemps caressé par les Frères d'obtenir une résidence plus propre et plus spacieuse prenait corps le 22 juin 1938, par la décision de la Commission scolaire de construire l'édifice actuel, dont nous admirons les lignes modernes et apprécions l'heureuse distribution. Dirai-je aussi que c'est un peu le souvenir de cette attention délicate qui nous console aujourd'hui de l'état délabré de notre école vieillie et entretient notre espoir de la voir bientôt rajeunie? Avec la population de Saint-Arsène, nous avons hâte d'inscrire au crédit de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal ce nouveau titre à la reconnaissance et à l'admiration. Et, dans une atmosphère plus gaie et plus propre, 925 élèves, 26 maîtres religieux et 6 maîtres laïques trouveront à leur tâche un attrait nouveau.

Dans ce bref historique de notre école, je m'en voudrais de passer sous silence les belles pages écrites par les FF. Ladislav et Basile-Gabriel, organisateurs du premier cours supérieur complet qui, de 1926 à 1929, a fourni un groupe imposant de gradués. Si depuis cette date nos finissants doivent se diriger vers d'autres écoles réputées, il nous plaît ici de rendre hommage aux pionniers dont l'esprit d'initiative avait rêvé la fondation d'une école primaire supérieure autonome au profit d'un district dont l'école Christophe-Colomb avait conquis l'entière confiance.

L'ÉCOLE SAINT-ÉTIENNE. — C'est à la demande expresse de locale, que 6 Frères de Saint-Gabriel prirent, en septembre 1915, la direction de l'école Saint-Etienne.

Dès 1916, les classes devenues insuffisantes déversèrent leur trop-plein dans des locaux de fortune aménagés au sous-sol de l'église. À partir de l'annexion, en 1917, ces conditions prévalurent plus ou moins suivant les fluctuations des inscriptions annuelles.

En 1930, les classes étant devenues plus qu'insuffisantes, la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal dota la paroisse Saint-Etienne d'une école moderne. Aujourd'hui, ses 14 classes ont depuis longtemps été remplies par les 13 d'avant 1930 et par des recrues succes-

sives. Aussi bien, fut-on obligé d'affecter aux classes les locaux de la résidence des Frères.

L'école Saint-Etienne compte aujourd'hui environ 550 élèves répartis en 17 classes, dont 4 ont pour titulaires des institutrices. Les Frères de Saint-Gabriel sont justement fiers de se voir chargés d'une si belle institution, qu'une population sympathique entoure de confiance et d'admiration.

\* \* \*

En cette année jubilaire, les Frères de l'école Christophe-Colomb et ceux de Saint-Etienne s'unissent à leurs confrères, vétérans des anciennes écoles de Sainte-Hélène, de la Visitation et de Saint-Nicolas d'Ahuntsic, pour offrir leurs hommages aux autorités de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Ils sont heureux, à la suite de leur Supérieur provincial, de leur renouveler l'assurance de leur entière collaboration dans l'oeuvre commune de la formation religieuse, intellectuelle et physique de la jeunesse canadienne.

## *Les Frères de la Charité*



ÉCOLE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE

En 1919, à la demande de Mgr G. Lepailleur, alors curé de la paroisse Saint-François-d'Assise, quatre Frères de la Charité prenaient charge de l'école Dufresne, rue Omer. C'étaient les RR. FF. Thomas, Valérien, Adju-teur et Paul, directeur actuel de l'école Saint-François-d'Assise.

Le feu ravagea l'école Dufresne, en janvier 1920. Le même jour, nos Frères donnaient leurs cours dans la salle de récréation de l'école Boucher-de-la-Bruère (école des filles). L'année scolaire se termina ainsi. En septembre, nous rentrions dans notre école restaurée. Quelques années après, elle prenait le nom d'école Curatteau, en l'honneur du premier curé de la paroisse.

Le nombre d'écoliers ayant augmenté considérablement, la Commission scolaire aménagea une maison de la rue Saint-Just et y logea quatre classes. C'était l'école Curatteau annexe, où des maîtres laïques enseignaient sous la direction du directeur de l'école Curatteau.

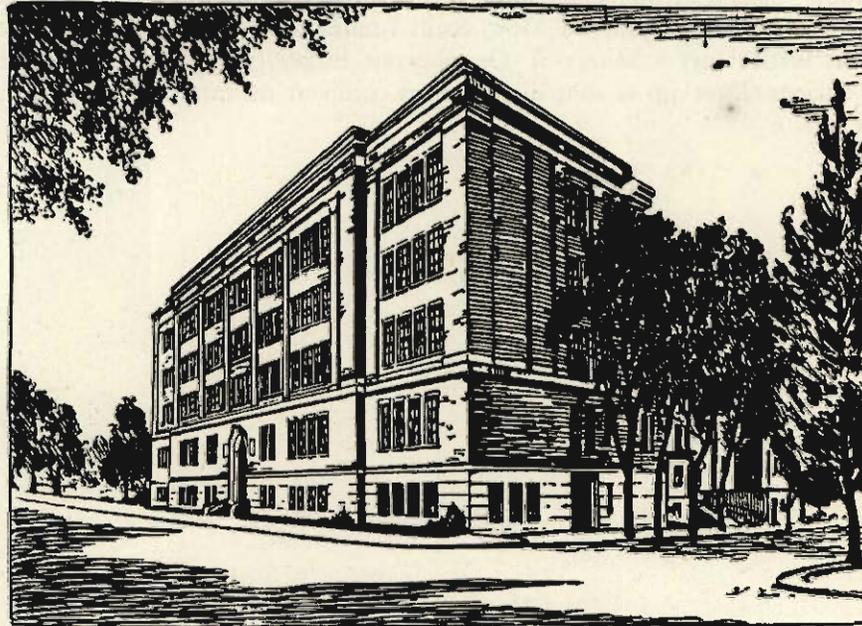
Le nombre d'écoliers augmentant toujours, les deux écoles devinrent trop petites. Pour loger tout ce monde, la Commission scolaire fit bâtir la présente école Saint-François-d'Assise. Onze classes y fonctionnèrent dès le début. Il y eut des professeurs laïques jusqu'en 1933. Puis, pendant dix

ans, le personnel ne se composa que de religieux. Depuis 1943, plusieurs laïques enseignent de nouveau à notre école.

Chaque année, plusieurs de nos meilleurs élèves se dirigent vers les collèges classiques et les juvénats. Aussi, la liste des prêtres et des religieux ayant passé par nos classes est-elle un précieux témoignage en faveur de notre enseignement. Nombreux aussi sont les finissants qui poursuivent leurs études dans les écoles supérieures. Trois, entre autres, ont mérité la bourse de trois années d'étude au Mont-Saint-Louis. Cinq de nos anciens élèves sont instituteurs à Montréal. On pourrait encore citer un grand nombre d'anciens élèves qui se sont distingués et occupent un rang honorable dans la société.

## *The Brothers of the Christian Schools*

Brother ROBERT



D'ARCY MCGEE HIGH SCHOOL

Montreal was the first place in the world where the Christian Brothers taught in English. Their work has been centred in five parishes, St. Patrick's (1841), St. Ann's (1844), St. Brigid's (1845-1892), St. Gabriel's (1866-1910) and St. Dominic's (1925 — ). English-speaking Brothers also taught in Mount St. Louis College and the Archbishop's Academy. From the standpoint of continuity of service their most effective work has been in St. Patrick's and St. Ann's.

The latter was one of the best known schools of Montreal. Commercial subjects were always an integral part of its curriculum, although as early as 1902 certain pupils were prepared for the matriculation examinations. It developed a deep sense of loyalty among its pupils that has continued over the years and is proud to claim among its graduates His Excellency, Monsignor Gerald Murray, C.S.R., Bishop of Saskatoon, and at least twenty-eight priests and many leading laymen.

St. Patrick's School has the longest history of any English school taught by the Christian Brothers in the world. It opened on Vitre Street in 1841, was moved to the corner of Cote and Lagauchetière Streets, to what was then known as Belmont Part. It was here that St. Patrick's developed into a High School, for in 1907 the Brothers began to prepare boys for matriculation examinations. As this work was done in addition to the teaching of the various commercial subjects it could be carried only outside of regular class hours. From 1918 on St. Patrick's became widely recognized as the central school for English-speaking Catholic boys. Although the elementary classes diminished in numbers the registration in the High School grades increased. In 1928 the sacrifices of the Brothers bore fruit and the regular High School course was given recognition by the Montreal Catholic School Commission.

In 1929 the Canadian National Railway expropriated the property on which St. Patrick's was built, and in December, 1930, the High School classes were moved to the old St. Cunégonde school at the corner of Vinet and Duvernay Streets. This separation of the secondary from the elementary classes was the beginning of the Thomas D'Arcy McGee High School. Although St. Patrick's no longer exists as a High School it has accomplished much for the English-speaking Catholics of Montreal. His Excellency, Monsignor Gerald Berry, Bishop of Peterborough, heads a notable group of some thirty-five priests and hundreds of prominent laymen who received their elementary education in that school.

In September of 1931, pupils were admitted to the D'Arcy McGee High School. This was heralded by some as the realization of a dream. While in reality it gave little more opportunity, academically, to the English-speaking boys of Montreal than had already existed, it did provide modern facilities for classes that were already functioning under trying conditions. For this important step forward the Montreal Catholic School Commission deserves the thanks of the English-speaking Catholics.

D'Arcy McGee was built to accommodate thirteen classes for boys. The ten high school classes from St. Patrick's, and the two from St. Dominic's already functioning were merged to form the nucleus of the new school. That both these schools had been doing excellent work is evidenced by the success obtained by the boys of D'Arcy McGee in the first few years of the adjustment period. In 1932, Thomas Boland led the Province in the B. Sc. examinations. In 1933 the first six places in the Science Matriculation were all taken by McGee students, and Harold Feeney was awarded the Beatty Scholarship in Mathematics and Science. In 1934-1935 a McGee student, Leo Sanchini, held first place in Arts and his schoolmate Elliot Charest, led in Science.

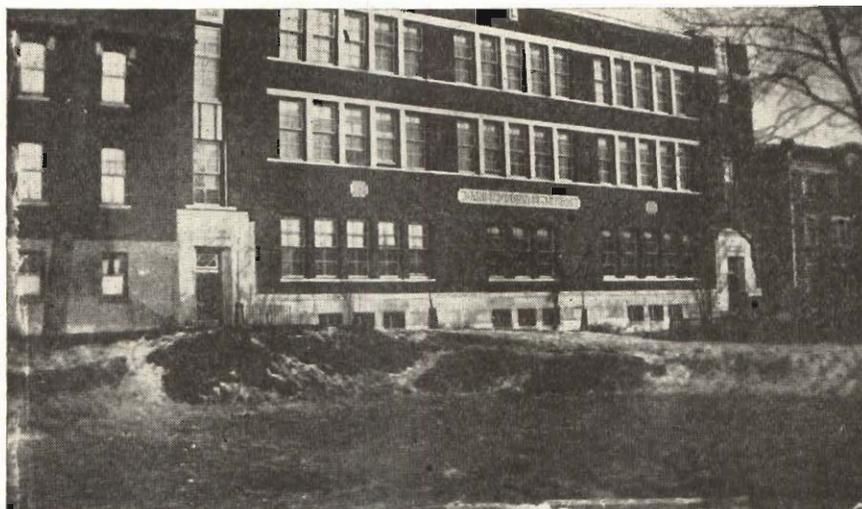
In 1942, a senior Matriculation class was opened and served to start many more students on the way to higher education. Soon the ever-

increasing demands for the matriculation courses necessitated the moving of the Commercial classes to the Luke Callaghan High School.

Associated with the Brothers at St. Patrick's, and more especially at D'Arcy McGee, are a number of lay teachers, who have always contributed their share to the success of the school. The teachers of D'Arcy McGee, religious and lay, can look back on fifteen years of harmonious and successful effort.

The Brothers of the Christian Schools are pleased to congratulate the Montreal Catholic School Commission on its Century of progress.

## *The Presentation Brothers*



DANIEL O'CONNELL SCHOOL

From two viewpoints the Presentation Brothers may justly lay claim to be the Benjamin of the Congregations that direct the schools of the Catholic School Commission of Montreal. In the first place, while the foundation of their Institute dates back one hundred years, as an organized body under a Superior General it is less than sixty years of age. In the second place, the Institute is less than forty years established in Canada; all the pioneers Brothers with but one exception are still hale and hearty and actively engaged in the work of education.

The first Brothers came to Montreal in August 1910 at the invitation of the Catholic School Commission represented by the late Very Reverend Canon William O'Meara, Pastor of St. Gabriel's Parish, Montreal, and the late Ex-Alderman Dan Gallery, both of whom were the English-speaking Catholic representatives on the School Board of the period. That was thirty-six years ago when the Montreal Catholic School Commission was not the highly organized body it is to-day, which is only as it should be, seeing that our city has well nigh doubled its population since and our Board had to keep pace with the development.

The first school taken over by the Brothers was the Canon O'Meara Memorial School on Laprairie Street, which at that time was known as

Chauveau School. The first Superior was Brother Angelus Keane, who later became Superior General of the Institute and is presently Vicar General and resident at the Mother House in Ireland. Brother Charles Ryan, who died last month, is the only casualty among the pioneers. Brother Cassian Cagney went back to the Irish Province after twenty-four years in Canada. Brother Senan O'Connor is presently on the staff of St. Aloysius Boys' School. Brother Ireneus Ring is the present Superior of the old Chauveau School. Brother Alexis Moynihan is now Assistant Superior of the Luke Callaghan High School. Brothers Crysostom O'Keefe and Thaddeus O'Neill are respectively Superior and Assistant at St. Patrick's Academy, Sherbrooke.

Immediately we may remark in passing that that record of eight Irishmen coming to Canada and surviving for thirty-six years to tell the tale is in itself an excellent tribute to Canada which seems to have agreed as well with them as they with it.

In 1910, there were 7 classes and 160 pupils in Chauveau School; to-day there are 11 classes and 311 pupils.

The second school opened by the Presentation Brothers was the Luke Callaghan High School which had its lowly beginning in two empty stores which were opened in 1919 by three of the Brothers. The school-rooms in these stores did duty until 1921 when the present magnificent building was finished for occupancy. After a few years a third storey was added making it the largest English-speaking Catholic school in the city. So from 3 classes in the empty shops the school grew to 18 classes with a registration of 500 pupils.

The third school opened by the Brothers was St Aloysius Boys' in 1922. The school was finished in that year and contained 10 classes with a roster of 260 pupils; to-day, it has 13 classes with an enrolment of 370 pupils.

The fourth school was the present Daniel O'Connell High School which saw the light of day in 1924 in the present St. Antonine's School, which was at the time an empty building, five rooms of which were taken over by the Brothers. Some time later, a new school was built on Marci Avenue near the Church of St. Augustine which in time became too small to accomodate both boys and girls with the result that a new school was built on Prudhomme Avenue for the accomodation of the boys and thus the present Daniel O'Connell School came into its present form. Hence from 5 classes at Snowdon Junction the school grew to 17 classes with an aggregation of 505 students.

There, in brief, is the story of the founding of four schools in four different corners of the city. Even the superficial observer cannot fail to notice the significance of the phenomenal development. And a similar story could well be told of other English and well as French-speaking schools in this city if the Statistics Department of the School Commission could only be induced to tell it now that the School Commission is one hundred

years young. There too lies the story of the evolution of the present Catholic School Commission from a number of small district boards to one Central Board which controls the destiny of all the Catholic schools of the city. To-day, the present School Commission takes its place among the huge corporations handling, as it does, a budget of over eleven million dollars.

Nor is the end of the development in sight if present trends portend aught. Thirty-six years ago, sixth grade was the lofty academic summit to which a pupil could aspire; to-day, our pupils can advance to the twelfth grade which is the equivalent of Senior Matriculation standing. Thirty-six years ago, there was no public English-speaking Catholic High School; today, we have three for boys alone and as many, if not more, for English-speaking Catholic girls.

The Presentation Brothers are there to stay with the development. For that end they opened a Noviciate in 1914 at Longueuil and to-day more than one half of the Canadian branch of the Institute is Canadian-born. While Ireland still continues to offer the odd light blood transfusion, present indications go to show that long before another thirty-six winters shall have passed, the Canadian Province will not only be self-supporting but branching forth into new pastures. Even at that there would be nothing stranger than history repeating itself. Only quite recently the Presentation Brothers fell into line with their French-speaking co-freres in the teaching communities by having their novitiate recognized as a Normal School thus affording indisputable evidence that institutions Catholic have 'a way with them' of ever keeping pace with new developments, of ever renewing their energy and of thus exemplifying that change and progress are two distinct entities.

## *L'instituteur laïque*

Charles DENHEZ



ÉCOLE SAINT-GÉRARD

Comment exposer, en un bref article, la contribution que les instituteurs laïques ont apportée à la vie et au dévouement de la Commission des Ecoles Catholiques depuis cent ans? Le sujet, en raison de son ampleur, de sa richesse, de sa variété, exigerait, pour être traité avec justice, un volume complet. Les archives de la Commission consultées rapidement m'ont persuadé qu'il y aurait là matière à écrire un livre aussi instructif qu'intéressant. Malheureusement, je ne dispose que de quelques pages. Je devrai donc, par la force des choses, m'en tenir à des considérations sommaires qui exprimeront bien mal la magnifique et féconde participation des maîtres laïques à l'enseignement primaire de la métropole en l'espace d'un siècle.

Raconter, étape par étape, l'histoire de cette participation, ne serait-ce pas, en quelque sorte, faire l'histoire de la Commission scolaire tout entière? En effet, dès la première heure de sa vie, soit en 1846, l'élément laïque occupe déjà sa place à côté de l'élément religieux dans l'oeuvre de l'instruction et de l'éducation de notre jeunesse. Place modeste, certes! Mais souvenons-nous qu'il s'agit des commencements, de la période de fondation. La Commission scolaire vient d'être établie. Elle compte à peine trois cents

élèves, filles et garçons. Ce sont des particuliers qui donnent des cours à ces enfants dans leur propre maison et dans des locaux de fortune. La Commission subventionne officiellement ces maîtres qui furent les premiers laïques à dispenser dans notre milieu métropolitain l'enseignement public.

Les archives de la Commission scolaire ont retenu les noms de ces instituteurs et quelques détails sur cette phase primitive d'organisation. Mademoiselle Yvonne Deschênes, archiviste, a bien voulu nous laisser consulter à loisir les documents et a aimablement guidé nos recherches. Sans doute sera-t-on curieux de savoir quelque chose sur les humbles débuts de l'instituteur laïque dans l'enseignement primaire montréalais. Monsieur H. Sharing fut le pionnier de cet enseignement. En 1846, il enseignait à une quarantaine d'écoliers environ. Il les recevait chez lui et il est permis d'imaginer sans peine qu'il s'agissait d'une installation rudimentaire qui ne se distinguait ni par un confort excessif ni par un matériel scolaire de premier ordre. La Commission scolaire accordait à M. Sharing une subvention annuelle de 200 livres. Cinq autres maîtres laïques secondaient les efforts de M. Sharing et recevaient également un traitement de la Commission.

Quand on compulse les archives qui se rapportent à cette période de l'organisation, il est impossible de ne pas être frappé par deux faits évidents. D'abord, on improvise beaucoup, on tâtonne, on hésite, on s'efforce de répondre tant bien que mal, au petit bonheur, aux besoins nouveaux qui ne cessent de surgir. Un peu plus tard, on ne sait pour quelle raison, de bizarres préventions se dessinent contre l'instituteur laïque. À un certain moment même, la Commission décidera de ne plus en engager un seul. Mais, heureusement, elle se ravise et ne donne pas suite à sa décision draconienne, injustement arbitraire sans doute. Les maîtres laïques continuent à faire leur chemin, à s'imposer, à prouver par les résultats qu'ils obtiennent qu'ils sont en tout point dignes de figurer aux côtés des maîtres religieux dans la noble tâche de la formation de la jeunesse populaire.

Depuis la fondation de la Commission scolaire en 1846, les instituteurs laïques devront attendre sept années, c'est-à-dire jusqu'en 1853, pour avoir leur premier local à eux, leur première école véritable. En cette année 1853 s'ouvre, en effet, la première école laïque officielle. Elle est sise rue "Cotté" et elle porte le nom d'*Académie commerciale catholique*. Monsieur Doran en est le directeur. Arrêtons-nous ici un moment et examinons un peu ce nom officiel de notre première école. Nous observons d'abord qu'il s'agit d'une *académie*. Pourquoi *commerciale*? Sans doute parce que ses élèves seront formés spécialement en vue du commerce, des affaires, des carrières industrielles. Ce mot *commerciale* voudrait-il souligner le fait que cette école se distingue nettement par ses méthodes, ses disciplines et son but du collège classique, de l'institution d'enseignement secondaire qui forme surtout des jeunes gens qui se destinent soit au clergé, soit aux professions libérales? L'épithète *catholique* indique, elle, que les écoliers qui fréquentent l'académie commerciale appartiennent à la confession catholique en opposi-

tion à la confession protestante. Un jour, il y aura, en effet, dans la métropole, une commission des écoles catholiques et une commission des écoles protestantes pour répondre au partage confessionnel de notre population. La semence jetée en terre, il y a près de cent ans, contenait en germe toute la moisson que nous voyons mûrir aujourd'hui.

L'histoire de l'instituteur laïque s'identifie et se confond, je le répète, avec l'histoire même de la Commission. Il serait tout à fait impossible de disjoindre ces deux histoires si profondément fondues qu'elles n'en font plus qu'une. Au fur et à mesure que la Commission se développe, prend de l'ampleur, multiplie et enrichit ses moyens de formation, les instituteurs laïques, simultanément, deviennent de plus en plus nombreux, acquièrent sans cesse des compétences nouvelles et, grâce à leur travail généreux, à leur réussite pédagogique, à leurs études spéciales, à leurs justes revendications formulées avec une déférence qui n'exclut pas une ténacité indomptable, ils se montrent indispensables dans la vie de l'enseignement primaire montréalais, ils élèvent peu à peu le niveau de leur condition professionnelle et de leur status social, ils obtiennent une considération méritée de la part des autorités scolaires et du public. M. René Guénette, le distingué directeur de notre revue pédagogique, a relevé, dans ses deux beaux livres: *Essais sur l'éducation* et *la Cité nouvelle*, l'étroite et féconde coopération qui existe dans notre enseignement entre les instituteurs laïques et les instituteurs religieux. Il a signalé avec raison qu'il y avait place chez nous, pour le plus grand bien des enfants, à l'action conjointe et à l'émulation efficace que suscite la coexistence de deux grands corps enseignants: les religieux, comme il est naturel, ne veulent pas se laisser surpasser par les laïques et ces derniers ont à coeur de se montrer à la hauteur de leur tâche. Et c'est la jeunesse écolière, qui, en définitive, bénéficie de ce noble esprit d'émulation entre ces deux catégories de maîtres.

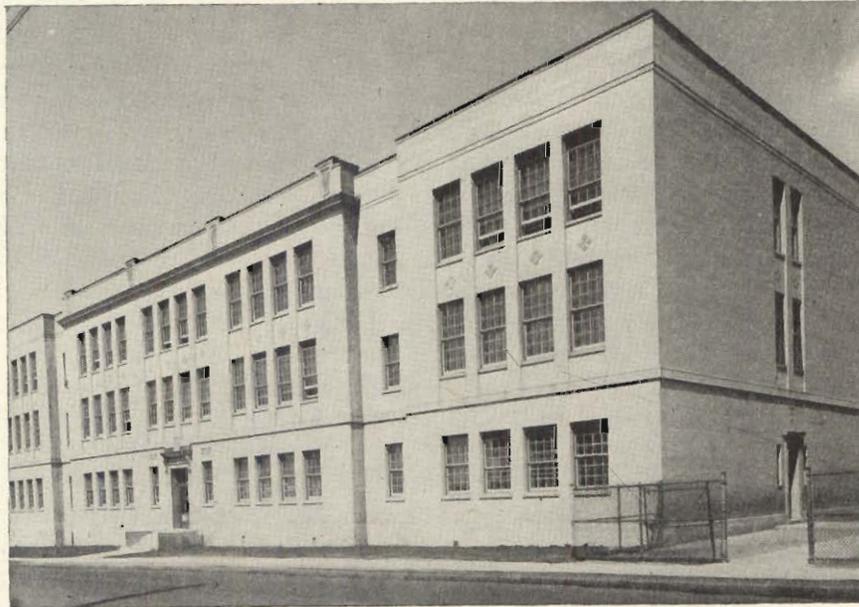
Dans ce numéro souvenir de *L'école canadienne* publié à l'occasion du Centenaire de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, le distingué historien, M. l'abbé Adélarde Desrosiers, rédige l'historique général de la Commission. D'autre part, Mlle Thérèse Thériault relate, avec autant de conscience que de talent, la contribution des institutrices laïques et M. Paul Barry, professeur de l'enseignement primaire supérieur, raconte les étapes majeures de cet enseignement. Si, à mon tour, j'écrivais un essai de nature historique, je courrais donc grand risque qu'il fasse double emploi et répète ce que d'autres ont dit mieux que je ne pourrais le dire. Après avoir signalé les très modestes débuts de la Commission scolaire en 1846 et la part, importante dans les circonstances, que les maîtres laïques y ont prise, je me bornerai forcément à mettre en relief quelques chiffres et statistiques officiels de 1946 qui, me semble-t-il, ont bien leur intérêt si on les met en regard des chiffres et des statistiques d'il y a un siècle. Rien n'est aussi positif et d'une aussi sobre éloquence que des chiffres comparatifs.

Sait-on que, pour l'année scolaire 1945-1946, le nombre des instituteurs laïques s'élève exactement à 938 membres? Qu'on se rappelle qu'il se limitait à six personnes en 1846! Sur un grand total de 3,841 personnes qui constituent tout notre monde enseignant, religieux et laïques, hommes et femmes, les maîtres laïques en comptent 938. La proportion n'est-elle pas des plus significatives? Le personnel féminin laïque, lui, s'élève au chiffre imposant de 1,004 membres. Notons encore quelques chiffres intéressants et qui sont à l'honneur des instituteurs laïques. Nous avons 47 principaux et 16 assistants-principaux. Nos membres dirigent 51 écoles sur le total global de 230 écoles que compte la Commission scolaire actuelle. Je me permettrai ici de fournir quelques précisions comparatives qui ne me paraissent pas dénuées d'intérêt et de signification. Voici des chiffres officiels qui concernent la tenue des classes régulières pour l'année scolaire 1945-1946. Dans les 972 classes de garçons du cours primaire élémentaire, on trouve 577 instituteurs laïques; au cours primaire complémentaire, 126 classes sur 228 sont confiées aux instituteurs laïques; au cours primaire supérieur, nous comptons 32 instituteurs séculiers sur un total de 87 classes. Où est-il le temps où la Commission scolaire, nourissant de curieux préjugés contre les instituteurs laïques, prenait la décision — d'ailleurs jamais exécutée — de refuser les offres de service de ces derniers!

Maintenant, soit en 1946 et un siècle après la fondation de la Commission, les maîtres laïques s'imposent non seulement par leur nombre, — par la quantité — mais surtout par leur qualité — sûreté de leur culture générale, valeur de leur formation professionnelle et proprement pédagogique. Ainsi, en 1946, notre directeur des études, M. Trefflé Boulanger, a pu écrire et publier une plaquette sous le titre expressif de *La profession d'instituteur*. Reconnaissons de bonne foi avec lui que l'instituteur laïque, au cours d'un siècle d'existence, de luttes incessantes et de légitimes revendications pour obtenir sa place au soleil, a su non seulement se maintenir mais progresser, faire valoir ses droits fondés sur le mérite et les services rendus, s'élever graduellement dans la hiérarchie sociale jusqu'au palier supérieur des professions libérales. Que M. Boulanger ait pu faire admettre à l'unanimité, après cent années, *la profession d'instituteur*, c'est le plus beau témoignage en notre faveur et le titre dont nous avons raison d'être le plus fiers. Partis de rien, ou de si peu, pourrions-nous dire sans exagération, l'instituteur laïque, le pauvre maître d'école d'autrefois, mérite et obtient aujourd'hui la considération que la société reconnaît à l'homme exerçant une profession libérale, à celui que M. Edouard Montpetit ne craint pas de nommer *l'homme d'élite*.

*The Record of the English-Speaking Lay Teachers  
under the Commission*

James LYNG



ST. BRENDAN'S GIRLS SCHOOL

The first English-speaking Catholic immigrants, mostly Irish, arrived in Montreal about the beginning of the nineteenth century. The children of these early settlers received their training in the educational institutions conducted by the Gentlemen of St. Sulpice and the Congregation of Notre Dame. Even at this period the lay teacher played his part in the education of English-speaking Catholics. It is recorded that a school for young Catholic girls was opened on May 1, 1813 by a Mrs. Richard O'Keefe and an English Catholic school for boys was opened in the House of the Recollets (Recollet and St. Helen Streets), about 1819, by a Mr. Richard Ryan.

With the inauguration of the Montreal Catholic School Commission in 1846, the lay teacher began to play a greater part. A number of schools were staffed by lay teachers. Amongst the schools opened by the Commis-

sion and wholly or partially staffed by English-speaking Catholic teachers may be mentioned The Plateau, Belmont, Sarsfield, and, at a later date, the Edward Murphy.

Pupils of both languages attended these schools and classes were conducted on the bilingual system. Without referring to the merits or defects of this system, it can be safely said that the pupils received a very sound training. As evidence of this we have the remarkable success which many of them attained in the business and professional life of the city of Montreal.

The first principal of the Plateau school was Mr. William Doran (1854-1859). Amongst other distinguished English teachers, no longer amongst us, who at various times served on the staff of this school, may be mentioned the names of Mr. M. T. Reynolds, Mr. C. O. O'Ryan, Mr. Denis Malone and Mr. T. F. Cuddihy. The sons of Mr. Reynolds are well known in the business and social life of Montreal. Mr. T. F. Cuddihy became the first English-speaking provincial inspector and later the first Director of English studies, a position which he held until his retirement in 1938. Mr. Denis Malone became principal of the Edward Murphy school, while Mr. C. E. O'Ryan was called prematurely to his eternal reward.

On July 1, 1863, St. Patrick's Model School was opened by the Montreal Catholic School Commission, on Wellington Street. This was evidently replaced by the present Sarsfield school on Grand Trunk Street, built in 1870 and known as St. Patrick's Academy until 1880. Messrs. H. C. O'Donoughue, William McKay, J. T. Anderson, Patrick Ahern and W. J. Brennan were successively principals of Sarsfield school. Mr. H. E. O'Donoughue was the brother of P. L. O'Donoughue, first principal of Belmont school; Mr. Anderson was an uncle of Mr. Victor Doré, present Superintendent of Education; Mr. Patrick Ahern is remembered by some of our older teachers who served under him; Mr. W. J. Brennan, known and revered by us all, is still enjoying vigorous health and a well merited rest after his many years of outstanding and devoted service to the cause of Education.

To the older generation of teachers the name O'Donoughue will immediately suggest Belmont school. Mr. P. L. O'Donoughue was its first principal (1878-1901) and his son W. L. O'Donoughue was principal from 1911 to 1930. Few of the present teaching staff remember the father, but many of us have pleasant recollections of the son.

The Edward Murphy school was directed successively by Messrs. P. P. Leitch, J. J. McGuire and Denis Malone, to whom I have already referred.

Other outstanding lay teachers, many of them remembered only by the older generation, who served the Commission in the schools mentioned, were: Messrs. J. J. McCullen, John Hogan, P. J. Fitzpatrick, the brothers

William and Edward Kelly, William Gallagher, J. J. Fahey, J. J. Tynan, R. J. L. Cuddihy, T. K. Brennan and D. P. O'Keefe. Pioneers amongst the lady teachers were Miss Margaret McAnally, the late Mrs. Gregory, Mrs. Perrier and Miss Mary McAlear. Mr. P. J. Fitzpatrick had the striking record of forty-two years spent in Sarsfield school.

These pioneer lay teachers, men and women, were of the highest moral and professional standing. With little to attract them from the point of view of salary, they devoted their lives to the service of the Catholic children of Montreal. Model Catholics all, their influence will continue to be felt amongst the descendants of those to whom they imparted a thorough Catholic training.

With the beginning of the present century, Montreal expanded very rapidly. As new districts were opened, the English-speaking Catholics left the more congested older districts. Many new parishes were opened and new schools built. The lay teacher was now called upon to play a still more important role.

Around 1910, there were not more than thirty or forty men lay teachers and probably a dozen women lay teachers in our English Catholic schools. To-day we have eleven boys' schools and four girls' schools under lay direction, completely staffed by lay teachers, and in many of our schools under the direction of religious teachers the staff comprises a fair representation of lay teachers, both men and women. The total number of English-speaking Catholic lay teachers now employed by the Montreal Catholic School Commission is three hundred and thirty-six. In character, professional standing and devotion to duty, our present staff of lay teachers is second to no other group, and our schools reflect the standards of our teachers.

I have not referred to any of our lay teachers still actively engaged in their profession; however, I feel I should mention one of our teachers who retired at the beginning of this school year, Mr. Joseph T. McCarthy. Mr. McCarthy's forty-two years of service is an enviable record. A truly Catholic gentleman, beloved by both teachers and pupils, we hope he will be spared for many years of happy retirement.

The outlook for the lay teacher is brighter to-day than ever. With a vastly improved scale of salaries, well organized Normal Schools for training and better opportunities for promotion, the teaching profession should prove attractive to the highest type of young men and women. This type, and only this, will be capable of carrying on the great educational traditions established by the noble teachers who were our predecessors.

## *L'enseignement primaire supérieur*

Paul BARRY



LE PLATEAU

La création des classes primaires supérieures dans toutes les parties de la métropole constitue l'une des plus brillantes réalisations de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal au cours de ses cent années d'existence. Au moment où l'on célèbre ce glorieux anniversaire, il convient, nous semble-t-il, de considérer quelque peu les avantages qu'offre à nos grands élèves ce complément de culture qui s'appelle le cours primaire supérieur. Nous jetterons d'abord un regard rétrospectif sur le chemin parcouru, nous verrons ensuite où en est actuellement l'évolution de ces études spéciales et enfin nous indiquerons les espoirs que nous pouvons fonder sur l'enseignement primaire supérieur.

### **Hier**

Si l'on pouvait encore au siècle dernier faire facilement son chemin dans la vie avec une instruction rudimentaire, il n'en est plus ainsi au vingtième siècle. On reconnut la nécessité de l'enseignement post-scolaire à Montréal, il y a trente-cinq ans. La première loi relative aux Ecoles primaires supérieures parut en effet en 1911 mais ce n'est qu'en 1921 qu'on en vit l'application pratique. Voici le texte de cette loi:

Art. 46 des "Lois scolaires relatives à la Cité de Montréal".

"La Commission des Ecoles Catholiques de Montréal est autorisée à fonder des écoles primaires supérieures, à défrayer le coût de leur établissement et de leur maintien à même les fonds à sa disposition, à employer dans ces écoles tout professeur compétent, bien que non porteur d'un diplôme de

cette province: à fixer l'âge de scolarité des enfants fréquentant ces écoles et à permettre, sous telles conditions jugées convenables, l'admission dans les écoles primaires supérieures des enfants de parents demeurant en dehors du territoire de la Commission scolaire de Montréal; à déterminer les matières de l'enseignement dans les dites écoles et à faire, sujet à l'approbation du Comité catholique de l'Instruction publique, tout règlement nécessaire pour leur bon fonctionnement et leur bonne administration".

Mgr Philippe Perrier, M. J.-P. Labarre et M. E.-C. Piédalue furent les véritables champions de l'École primaire supérieure à Montréal. Ils ont dû déployer un courage à toute épreuve pour mener leur tâche à bonne fin, car, selon le mot de Balzac: "les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que ceux où l'on meurt et que ceux où l'on sème".

En 1921, le Plateau ouvrit une première classe de 9<sup>ième</sup> année, mais ce fut le 15 juin 1922 qu'eut lieu l'inauguration officielle de l'enseignement primaire supérieur, à l'école Saint-Louis, sous la présidence de l'honorable Athanase David, alors secrétaire provincial. L'organisation naissante comblait la lacune qui existait depuis trop longtemps entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire et devenait un nouveau moyen de relèvement intellectuel et national. D'ailleurs, l'évolution à la fois rapide et considérable des classes primaires supérieures prouve à l'évidence que ce nouveau système répondait à un besoin et réalisait un vœu cher à tous nos concitoyens.

Rendons hommages aux promoteurs de cet organisme: ils sont de ceux grâce à qui il n'est plus permis de prétendre que notre province ne produit que "des porteurs d'eau et des scieurs de bois". Exprimons-leur aussi notre reconnaissance la plus profonde pour avoir compris assez tôt cette pensée de Taine dans son Histoire de la France contemporaine: "Malheur à ceux que leur évolution trop lente livre au voisin qui subitement se dégage de sa chrysalide et sort le premier armé".

### Aujourd'hui

Les classes primaires supérieures se sont multipliées de telle façon à Montréal qu'on en trouve actuellement soixante-quinze, réparties dans cinq écoles de garçons et quarante-cinq dans neuf écoles de filles. On y dispense avant tout un enseignement de culture générale. Le cours primaire supérieur, tel qu'organisé aujourd'hui, est d'ailleurs "destiné à un groupe de jeunes gens et de jeunes filles du cours complémentaire, aptes à pousser plus loin leur instruction et leur éducation et décidés à se pourvoir d'une meilleure formation, soit pour obtenir plus facilement de l'emploi et s'assurer des situations plus lucratives, soit pour s'orienter vers certaines écoles de spécialisation".

L'école primaire supérieure accorde une attention spéciale à la formation religieuse. Tout le personnel s'évertue de plus à faire comprendre à la

jeunesse étudiante le sens de la vie moderne, les problèmes d'ordre social qu'elle aura à résoudre un jour, les responsabilités qu'elle devra assumer et les difficultés économiques qui se dresseront sur sa route. Ce personnel expérimenté et compétent travaille à rendre les élèves meilleurs et plus heureux par les moyens mis à sa disposition. Il s'efforce d'en faire des fils moins ingrats, des élèves plus savants, des citoyens mieux avertis.

Les élèves de neuvième année s'inscrivent donc de plus en plus nombreux à nos écoles primaires supérieures. Spectacle on ne peut plus consolant! À l'heure où des énergies nouvelles sont requises, il fait bon, en effet, de constater que c'est à la jeunesse qu'incombe le devoir de les fournir et que c'est à elle aussi qu'il appartient de s'élever à la hauteur de ce devoir. Nous vivons à une époque troublée: le moindre recul devant l'effort, le moindre penchant à la paresse peuvent être les causes de graves succès.

En face du bouleversement actuel de l'univers, la jeunesse est inquiète, et avec raison. La question sociale semble compliquer terriblement le problème de son orientation. Là encore, l'école primaire supérieure sait faire oeuvre utile. Dans la mesure du possible, elle donne aux élèves la notion précise de leurs droits et de leurs devoirs; elle se documente sur l'esprit de travail de chacun d'eux, sur ses aptitudes, sur ses succès et sur sa conduite, afin de pouvoir plus efficacement le diriger vers sa future carrière.

Même insuffisants, les débouchés du cours primaire supérieur sont nombreux et, déjà, dans les milieux religieux, universitaires, industriels, financiers et commerciaux, quantité de nos anciens élèves font honneur à leur Alma Mater et partant à la Commission elle-même.

### Demain

L'enseignement primaire supérieur à Montréal a donc triomphé des difficultés initiales; il a pris un merveilleux essor et s'avère l'enseignement de l'avenir. Si, comme nous venons de le dire, nous pratiquons quelque peu déjà l'orientation professionnelle, un tel service adéquatement organisé ne pourra que mieux guider le jeune garçon ou la jeune fille vers le but le plus conforme à ses goûts, à ses intérêts, à ses aptitudes physiques, intellectuelles et morales, à sa condition familiale. L'école primaire supérieure, tout en permettant à l'adolescent de tirer le meilleur parti de sa personnalité, contribuera au bonheur des individus et au bien-être social.

Les conclusions de l'enquête, menée en 1941, par l'Alliance des professeurs catholiques de Montréal sur les "Réformes de l'enseignement primaire", n'offrent aucune équivoque quant au projet de créer "un office d'orientation scolaire et professionnelle" à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. C'est dans la proportion de 98 % que les éducateurs de la région métropolitaine réclament cet organisme. La commission compte déjà dans son personnel enseignant plusieurs "orienteurs professionnels",

qui seront heureux de collaborer à l'organisation et au fonctionnement de cet "office d'orientation" auquel nous venons de faire allusion.

C'est en quelque sorte pour pousser plus avant l'orientation des élèves que le Comité catholique lui-même, à sa session du 6 février dernier, à approuvé le projet que lui a soumis la Commission des Programmes et des Manuels, touchant la réorganisation de l'enseignement primaire supérieur. Nous empruntons à "L'Enseignement primaire" (mars 1946, page 550), l'énumération suivante des modifications que comporte le nouveau plan:

- 1° L'appellation "Écoles primaires supérieures" est remplacée par "Écoles publiques secondaires".
- 2° Le cours de ces écoles publiques secondaires se composera de cinq années réparties en trois stages, comme suit:
  - a) Deux années de formation commune (8ième et 9ième années), ayant pour but de consolider et d'accroître les notions acquises en même temps que de *discerner les goûts et les aptitudes individuelles* qui s'accusent à cette période de l'adolescence;
  - b) Deux autres années (10ième et 11ième années), où le programme ouvrira diverses avenues vers la spécialisation selon *l'orientation* des élèves à la sortie du stage secondaire;
  - c) Une autre année (12ième année), de culture générale ou de spécialisation plus avancée, qui facilitera l'accès à certaines institutions d'enseignement du degré universitaire ou supérieur.
- 3° Le premier stage sera sanctionné par un certificat de 9ième année, le deuxième, par un certificat de fin d'études secondaires ou d'immatriculation junior et le troisième, par un certificat de 12ième ou d'immatriculation senior.

Les succès de l'orientation scolaire et professionnelle à l'étranger, de même que les premiers essais de cette science chez nous, ont prouvé la nécessité d'un tel service. Aussi est-ce avec plaisir que nous en verrons la réalisation à l'école primaire supérieure (ou plutôt: à l'école publique secondaire) de demain.

\* \* \*

Voilà trop brièvement exposées quelques considérations sur la "vie" de l'école primaire supérieure à Montréal. S'il est vrai, comme on l'a si souvent entendu dire, que "la valeur d'un peuple se mesure au rendement de ses écoles", nos autorités scolaires peuvent se glorifier d'avoir contribué au relèvement intellectuel de la population montréalaise. Que M. le Président général et MM. les Commissaires veuillent bien trouver ici l'expression des bons vœux que formulent le personnel et les élèves des écoles primaires

supérieures à l'endroit de la Commission, à l'occasion des fêtes de son Centenaire. Sans préjudice pour nos aînés, mais nous inspirant, au contraire, de leur expérience, de leurs labeurs et de leurs directives pour assurer à l'enseignement primaire de Montréal un brillant avenir, et, non moins confiants dans la sollicitude de la Providence envers notre peuple, nous redisons avec le romancier italien Guido Da Verona: "La vie commence demain".

## *La Congrégation de Notre-Dame*

Sœur SAINT-STANISLAS-DE-JÉSUS, C.N.D.



### ACADÉMIE SAINTE-PHILOMÈNE-DE-ROSEMONT

Lorsque la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal fut créée, en 1846, il y avait 188 ans que la Congrégation de Notre-Dame, sous l'impulsion de sa fondatrice, dispensait l'instruction primaire sur l'île donnée en fief à Marie en 1642 par Monsieur de la Dauversière et les Associés de Montréal.

Mère Bourgeoys avait d'abord ouvert sa première école dans une construction de pierre, qui avait préalablement servi d'étable, et qui s'élevait près de l'hôpital que dirigeait Jeanne Mance. C'était le 30 avril 1657. Jusqu'en 1660, elle organisa des missions ambulantes pour préparer les enfants à la première communion. En 1672, des lettres patentes lui permirent d'avoir des établissements fixes, si bien qu'à sa mort en 1700, l'île de Montréal comptait, outre la maison-mère de la Congrégation, trois écoles

tenues par les soeurs de Notre-Dame. C'étaient: la mission de la Montagne pour les sauvagesses, — les tours qui s'élèvent en bordure du terrain du Grand Séminaire, rue Sherbrooke, en sont un vestige; — celles de la Pointe-Saint-Charles et de la Pointe-aux-Trembles pour les filles des colons français. Du temps de Mère Bourgeois, la Communauté commença à essaimer en dehors de la ville par les missions de Québec, de Sainte-Famille de l'Île d'Orléans, de Château-Richer et de Louisbourg. Par la suite, de petits couvents s'échelonnèrent le long du grand fleuve. Ils traversèrent les temps incertains du régime français, résistèrent aux entraves qui leur vinrent du régime anglais qui, entre autres restrictions, avait limité l'admission des sujets dans les communautés de femmes. Aussi, lorsque la liberté scolaire sortie, par la grâce de Dieu et l'habileté d'un Lafontaine, de l'Acte d'Union, permit aux contribuables de Montréal de s'organiser en une puissante commission scolaire, la Congrégation de Notre-Dame possédait une vingtaine de maisons d'éducation depuis la Rivière-Ouelle jusqu'à Kingston, avec Montréal comme centre. Ici, cinq écoles s'étaient ouvertes par les soins des Messieurs de Saint-Sulpice: l'école Ville-Marie (dont le premier nom fut école Visitation) et l'école Notre-Dame en 1833, l'école Saint-Joseph en 1836 et l'école Bonsecours en 1838.

La première à accepter le contrôle et à recevoir l'octroi de la Commission scolaire fut l'école Saint-Joseph, en 1876. L'année suivante, c'était le tour de l'école Visitation. Ce ne sera qu'en 1930 que les écoles Notre-Dame et Bonsecours s'incorporeront au grand rouage scolaire de la ville.

Les annexions continuèrent au début de notre siècle. L'école Saint-Eusèbe, ouverte en 1897, passa sous le contrôle de la Commission dès 1903; sa belle bâtisse actuelle, rue Fullum, s'est élevée en 1917. Trois ans plus tard, l'école Sainte-Catherine dont la fondation remontait à 1863. En 1908, l'école Sainte-Hélène ouverte depuis cinq ans devint aussi une école de la Commission. En 1910, l'Académie Saint-Antoine, aujourd'hui école Ignace-Bourget, accepta le contrôle. Fondée en 1867, elle reçut une classe de garçons qui fut subventionnée en 1905, et en 1910, l'Académie tout entière fit partie de la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Celle-ci acheta une propriété rue de la Montagne et la bâtisse actuelle, terminée en 1914, prit le nom d'Académie Bourget. En cette même année, l'école Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, de Ville-Emard, fut placée sous la tutelle de la Commission et deux ans plus tard, ce fut l'école Sainte-Philomène-de-Rosemont, qui avait été construite en 1910 par la Commission scolaire de la partie est de la ville. Lors de la centralisation des classes supérieures, l'école Sainte-Philomène devint Ecole primaire supérieure, privilège auquel elle a répondu par des succès toujours grandissants. L'école Notre-Dame-de-Grâce, ouverte en 1891, subventionnée au bout de huit ans par la Commission scolaire locale, entra en 1917 dans la grande commission montréalaise qui lui donna en 1931 le site et le magnifique local

actuels, près du monastère dominicain. Cette même année, l'école Saint-Antonin passa aussi sous le contrôle de la Commission, sans cesser d'éprouver l'existence tourmentée qu'elle avait connue depuis sa fondation. A Tétraultville, il y eut d'abord l'école Sainte-Claire dès 1907. Puis l'école Sainte-Marie, fondée pour les garçons en 1920 sous le nom d'école Saint-Georges, passait à notre communauté et devenait école subventionnée en 1925. L'école Jeanne-Leber peut être considérée comme l'héritière de l'école ouverte en 1668 par Mère Bourgeoys à la Pointe-Saint-Charles. En 1693, par suite d'un incendie, elle connut une interruption qui se prolongea jusqu'en 1886. Elle réapparut alors sous les noms de Sainte-Marguerite puis de Saint-Charles et fut placée dès 1891 sur la liste des écoles subventionnées à \$225. par année. Reconstituée par la Commission scolaire de Montréal en 1910, elle prit le nom historique des Leber, premiers propriétaires du terrain sur lequel elle s'élève.

Nous n'avons encore rien dit de l'école Marguerite-Bourgeoys, dotée elle aussi d'un nom cher aux Montréalais. Fondée en 1875, lors de l'érection canonique de la paroisse du Sacré-Coeur, elle fut incorporée à l'intense vie scolaire de la métropole. Sa position dans un quartier central et peuplé lui valut d'être élevée au rang d'école primaire supérieure, honneur dont elle reste digne par les succès et la belle formation de ses nombreuses élèves des 10<sup>ième</sup>, 11<sup>ième</sup> et 12<sup>ième</sup> années.

Parmi les écoles bâties et contrôlées par la Commission scolaire, la Congrégation de Notre-Dame dirige l'école Marguerite-Lemoyne, primitivement école Saint-Stanislas, construite en 1903, et rebâtie sur un nouveau site en 1917; les écoles Jeanne-Mance et Lartigue qui furent respectivement ouvertes en 1923 et 1925.

La Congrégation de Notre-Dame dirige aussi, au sein de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, des institutions de langue anglaise. Comme pour les maisons de langue française, les annexions pacifiques se firent à diverses dates. Voici la liste de ces maisons avec la date de fondation de chacune: école Sainte-Anne, 1857; Notre-Dame-des-Anges (tout récemment disparue), 1869; école Saint-Alphonse, 1891; Saint-Patrice, 1868; Notre-Dame-du-Bon-Conseil, 1890; Saint-Antoine, 1892; Saint-Augustin, 1911. La Congrégation de Notre-Dame est fière, comme le sont aussi nos concitoyens de langue anglaise, de la magnifique organisation du High School D'Arcy McGee qui date de 1931 et où se dispense l'instruction de ce qui constitue, sous l'appellation française, les quatre premières années du cours classique. La section très considérable des filles, confiée aux religieuses de la Congrégation, a exclusivement comme professeurs des religieuses et des jeunes filles munies du baccalauréat ès arts. Les examens provinciaux conduisent à l'obtention du très apprécié High School Leaving Certificate donnant le droit d'entrer dans n'importe quel collège du Canada.

Au rythme où nous les avons énumérées, on pourrait croire que nos écoles n'ont pas d'histoire. Il faut se détromper. Seul, l'espace qui nous est alloué dans ce numéro de "L'école canadienne" nous empêche de citer ne fût-ce que quelques pages des annales locales toutes si riches de faits et de sentiments. Plusieurs nous présentent des récits émouvants où se succèdent incendies, changements de nom ou de local, déménagements, agrandissements, transformations, toute une trame enfin de métamorphoses, de progrès, parfois de régressions et d'épreuves. Toutes, jeunes ou vieilles, ces liasses d'annales ont leurs pages d'émotions, de reconnaissance, d'inébranlables espoirs, de pieux désirs et aussi de franc optimisme. Depuis leur incorporation à la Commission des Ecoles Catholiques de la ville, quelques-unes de ces maisons ont dressé la liste fidèle des visiteurs et inspecteurs qui concrétisent, aux yeux des maîtresses et des élèves, l'autorité scolaire qui, sans cela, fût restée pour toutes un être bien abstrait. Elles relatent les visites dans les classes, les concours entre diverses écoles où se remportent des trophées. Elles notent des démonstrations soit de culture physique, soit de solfège ou de diction, des expositions de dessin, de travaux manuels ou ménagers. Elles ne manquent pas de signaler que M. le Visiteur ou M. l'Inspecteur s'est montré très satisfait, quand ce n'est pas M. le Directeur des Etudes ou M. le Président en personne.

Il est sûr que le contrôle assidu et intelligemment exercé par les divers officiers d'éducation sur la mise en oeuvre du programme scolaire compte, pour une grande part, dans la montée des nôtres vers les sommets intellectuels, en tant que ce contrôle stimule les nobles ambitions et réveille des forces latentes d'initiative dans tous les domaines.

Plus que toute autre, peut-être, notre Communauté est en mesure de relever les efforts, les constants et longs labeurs que la Commission scolaire s'est imposés pour que les enfants de Montréal fussent bien formés et sérieusement instruits. De ce mérite, elle peut mieux juger, non seulement parce qu'elle est ancienne sur l'île, mais parce qu'une de ses religieuses a été intimement liée à l'activité de la Commission. Lorsqu'en 1928 une nouvelle administration financière et pédagogique fut formée pour prendre charge des écoles catholiques de Montréal, Mère Sainte-Anne-Marie fut l'un des quinze membres de la commission pédagogique. Pendant neuf ans, la Directrice de l'Institut Pédagogique assista aux réunions, paya de sa personne et de son temps, tout comme ses collègues du clergé (il y aurait des pages d'un extrême intérêt à écrire sur la collaboration du clergé avec la Commission scolaire) ou du monde civil, dans l'étude de problèmes scolaires nombreux et compliqués. Elle-même, et celle qui lui a succédé dans cette charge, Mère Sainte-Théophanie, purent voir de très près le désintéressement, la droiture d'intention, le désir de rendre justice et d'obtenir le meilleur rendement scolaire possible, chez les commissaires et administrateurs, qui prêtaient à l'une des formes les plus importantes de la "chose publique", leur intelligence et leur énergie.

La Congrégation de Notre-Dame de Montréal a donc eu de très nombreuses, de très anciennes et de très spéciales relations avec la Commission des Ecoles Catholiques de cette ville. Les deux institutions se sont rendu de mutuels services, il n'est pas permis d'en douter. Notre Communauté, pour sa part, demeure reconnaissante aux officiers de la Commission pour leur courtoisie et leur bienveillance à son endroit. Elle se souhaite à elle-même que continuent ces relations de confiance mutuelle qui lui ont permis d'exercer si fructueusement l'apostolat que Dieu lui a confié par vocation. A la vénérable institution aujourd'hui centenaire, elle offre ses vœux pour un deuxième siècle de vie féconde.

*Les Soeurs des Saints Noms  
de Jésus et de Marie*

Sœur THÉRÈSE-DE-MARIE



ÉCOLE CHERRIER

Née en 1811, notre vénérée Fondatrice, Mère Marie-Rose, est donc contemporaine des luttes politiques menées pour la conquête d'un régime scolaire conforme à notre vie nationale. Dans sa famille, à Saint-Antoine-sur-Richelieu, et, plus tard, au presbytère de son frère, le curé de Beloeil, elle partage les soucis de ses compatriotes et déplore l'arbitraire d'une situation qui maintient notre peuple en état d'infériorité intellectuelle.

Sa communauté est née du désir de suppléer quelque peu, par l'initiative privée, à l'absence d'une organisation scolaire acceptable aux Canadiens français catholiques. Au premier article des constitutions de son Institut elle écrit: "La fin principale de la Congrégation des Soeurs des Saints

Noms de Jésus et de Marie, après le salut et la perfection de chacun de ses membres, est de travailler à l'éducation des enfants et des jeunes personnes." Et elle ajoute: "Les Soeurs ouvriront des écoles dans tous les lieux où elles seront établies."

En octobre 1843, Mère Marie-Rose et ses compagnes enseignent, à Longueuil, dans une modeste école indépendante. Lorsque les législations, si longtemps désirées de 1845 et 1846, créeront, dans le cadre paroissial, la municipalité scolaire autonome, les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie accepteront, dans les écoles de campagne où elles s'établissent peu à peu, de conformer règlements et programmes aux formules adoptées par les autorités légalement établies.

Mais elles devaient bientôt, sur un champ plus vaste, conjuguer leurs forces avec toutes les énergies, qui, depuis un siècle, ont imprimé un magnifique essor à l'enseignement dans la métropole. Parmi les institutions actuellement régies par la Commission centenaire des Ecoles Catholiques de Montréal, voici la liste — accompagnée de quelques notes historiques — de celles qui sont confiées aux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie.

ÉCOLE HYACINTHE-HUDON, 3208, rue Hudon. — En 1860, la Communauté des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie transportait sa maison mère de Longueuil à Hochelaga. Dès leur arrivée sur la rive montréalaise, les religieuses ouvrirent, dans le large sous-sol de leur chapelle, une école pour garçons et fillettes de la desserte d'Hochelaga; école qui fut, quelque temps après, transportée dans une maison sise en face du pensionnat et acquise par la Communauté. De 1863 à 1875, elles y donnèrent gratuitement l'instruction.

En 1876, la Commission scolaire de la paroisse d'Hochelaga — érigée canoniquement en 1867 — offrait aux religieuses et aux élèves une construction neuve: l'école Saint-Joseph, actuellement connue sous le nom d'école Hyacinthe-Hudon. Les institutrices bénévoles étaient désormais mandatées par l'autorité officielle. Ce fut, entre les religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie et les Commissions scolaires de Montréal, le début d'une collaboration que nous avons voulue, de notre part, zélée, docile et loyale, et qui, de la part de Messieurs les Commissaires, s'est révélée compréhensive, bienveillante et courtoise.

ÉCOLE DE-LA-NATIVITE, 2055, rue Saint-Germain, ouverte en 1907.

ÉCOLE BARIL, 3601, rue Adam, inaugurée en septembre 1911.

ÉCOLE SAINT-ANSELME, 2743, rue Rouen. — La paroisse de Saint-Anselme était érigée canoniquement mais demeurait encore, pour fins scolaires, sous l'administration de la Commission d'Hochelaga, lorsque celle-ci, en 1910, construisit l'école Frontenac. Les religieuses des Saints

Noms de Jésus et de Marie qui, depuis deux ans, avaient, dans cette paroisse, la direction d'une école logée dans un magasin, furent heureuses de conduire leurs 267 élèves dans un édifice neuf, que l'on trouvait alors spacieux.

Mais cinq ans plus tard, la construction de deux annexes s'impose déjà, l'une destinée aux classes de garçons, l'autre à la résidence des Soeurs. La Commission scolaire locale — créée depuis trois ans à peine — ne peut répondre à tant de nécessités: elle cède droits et obligations à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal. Par cette école Frontenac — connue depuis 1919 sous le nom d'école Saint-Anselme — notre Communauté entrait en relations directes avec la Commission scolaire qui régit actuellement la plupart des écoles de Montréal et de la banlieue.

Comme le nombre des élèves croissait sans cesse, les autorités scolaires convertirent en salles de classes l'aile destinée aux religieuses et construisirent pour celles-ci une nouvelle résidence. En 1923, les écoliers de langue étrangère (Polonais, Lithuaniens, Ukrainiens catholiques) jusqu'alors dispersés dans les différentes écoles de la ville, sont réunis à Saint-Anselme, où quelques-uns ont l'avantage de recevoir le premier enseignement dans leur langue maternelle, par des institutrices de leur nationalité.

SAINT ALOYSIUS GIRLS' SCHOOL, 4131, rue Adam, fondée en 1932.

ÉCOLE SUPÉRIEURE STADACONA, 3349, rue Adam. — En 1923, la Commission des Ecoles Catholiques, district Est, ouvrait, dans la paroisse d'Hochelaga, une quatrième école de filles, l'école Stadacona. Dès le début, cette école comptait 19 classes du cours préparatoire à la neuvième année inclusivement. En 1930, on ajouta à la construction un quatrième étage et l'inscription des élèves dépassa 1000.

En 1928, les classes primaires supérieures des écoles avoisinantes furent centralisées à l'école Stadacona et, de cette époque jusqu'en 1937, plus de 250 élèves obtinrent comme couronnement de leurs études, outre le certificat octroyé par la Commission scolaire, le brevet supérieur d'enseignement décerné par le Bureau central des Examineurs catholiques de la Province de Québec.

En 1930, la réorganisation du cours primaire supérieur permit aux élèves de poursuivre leurs études jusqu'à la 12<sup>ième</sup> année dans leur école même de Stadacona.

Les activités scolaires des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie à Montréal n'ont pas été restreintes au seul territoire que nous venons d'étudier.

ÉCOLE SAINTE-EULALIE, 4273, rue Drolet. — Dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, l'école paroissiale des filles fut confiée à notre Communauté dès la fondation du pensionnat Marie-Rose, en 1876. Pendant

quinze ans, plusieurs pièces de ce nouveau pensionnat sont consacrées — et cela sans rétribution — aux classes de l'école paroissiale. La Commission scolaire est alors priée de pourvoir à un nouveau local et, le 14 septembre 1891, une construction neuve de quatre étages ouvre ses portes à 600 élèves.

Cette école, jusqu'en 1931 désignée sous le nom d'Académie du Sacré-Coeur, change alors de vocable et devient l'école Sainte-Eulalie en l'honneur de la fondatrice de notre communauté (Eulalie Durocher).

En 1938, l'école Sainte-Eulalie, tout près d'atteindre son cinquantième anniversaire, est restaurée, agrandie sur la façade et exhaussée d'un étage; ce qui lui permet de recevoir en ces murs une notable recrue: religieuses et élèves de l'école Lafontaine. Cette dernière école est désormais réservée aux garçons.

L'école Sainte-Eulalie comprend une section française et une section anglaise à tous les degrés des cours élémentaire et complémentaire. Cette institution a le privilège d'être placée sous la protection immédiate, à deux titres précieuse, d'un pasteur (Monsieur l'abbé P.-E. Coursol) membre de la Commission scolaire.

ÉCOLE SUPÉRIEURE MARIE-IMMACULÉE, 1375, rue Marie-Anne. — En 1886, la première école de la paroisse de l'Immaculée-Conception (alors connue sous le vocable de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge), est tenue dans une maison particulière, angle Rachel et Garnier. Elle compte 30 élèves, garçons et filles, enseignés par deux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie. La paroisse, confiée aux révérends Pères Jésuites, n'est alors qu'en promesse, qu'en puissance: elle ne compte qu'une dizaine de familles.

En 1887, une maison à deux étages, bâtie sur l'emplacement de l'église actuelle, reçoit 162 élèves réparties en trois classes.

Jusqu'à cette date les révérends Pères Jésuites ont seuls assumé la construction et la régie des écoles de leur territoire; mais au cours de 1890, la paroisse est érigée en municipalité scolaire. Le révérend Père Arpin, s.j. est nommé président de la nouvelle Commission dont un des premiers soins est d'assurer la construction de l'école Marie-Anne, sur la rue du même nom. Le nombre des élèves, porté alors à 500, montre combien les familles sont venues nombreuses se grouper autour du nouveau clocher.

De 1886 à 1896, les religieuses qui enseignent dans la paroisse de l'Immaculée-Conception ont leur résidence au pensionnat Marie-Rosé, angle Rachel et Drolet. Elles doivent donc voyager, presque toujours à pied et à travers champs: aucun circuit de voiture publique ne peut les accommoder; rares sont les rues ouvertes en ce quartier neuf et le paiement régulier d'un fiacre aurait épuisé leurs minces émoluments. C'est l'époque héroïque des débuts où les institutions s'élaborent et se stabilisent à coups de sacrifices.

En 1916, la Commission scolaire locale fait construire l'école actuelle qui reçoit le nom de Marie-Immaculée et qui deviendra, l'année suivante, la propriété de "la grande Commission", comme nous disions alors.

En 1929, l'école atteint sa plus haute inscription: 1000 élèves, y compris les garçons des classes inférieures et, en 1943, elle est reconnue école primaire supérieure.

ÉCOLE SAINTE-VERONIQUE, 4247, rue Parthenais.

ÉCOLE DES SAINTS-ANGES, 1361, boulevard Saint-Joseph. — En 1898, un des étages de l'école Saint-Stanislas, rue Gilford, était occupé par des classes de filles dont l'enseignement était confié aux Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. Mais en 1909, l'école des Saints-Anges récemment construite reçoit les élèves dont le nombre se multiplie jusqu'à atteindre, en l'année 1919-1920, le chiffre imposant de 1247.

Cette école devient bientôt trop étroite et le Conseil central de l'administration des écoles ouvre en 1917, dans une ancienne chapelle, rue de Lanaudière, une école enfantine appelée "Le Jardin des Roses", qui reçoit 170 fillettes et 125 garçons. Cette roseraie devient si luxuriante qu'en 1922 il fallut bâtir l'école Paul-Bruchési.

ÉCOLE PAUL-BRUCHESI, 1310 est, boulevard Saint-Joseph.

ÉCOLE CHAMILLY-DE-LORIMIER, 2015, rue Gilford.

ST. DOMINIC GIRLS' SCHOOL, 4131, rue Adam. — Les élèves de langue anglaise de la paroisse de l'Immaculée-Conception ont souvent émigré d'une école à l'autre avant de se voir allouer définitivement l'école de La-Sainte-Famille qui prit, en 1923, le nom de la nouvelle paroisse érigée pour les catholiques de langue anglaise: St. Dominic.

La chorale de St. Dominic girls' school possède une belle réputation: elle a recueilli des félicitations et des trophées lors des festivals de 1939 et 1940.

ÉCOLE CHERRIER, angle Cherrier et Saint-Hubert. — En 1916, la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal se porte acquéreur de l'Académie des Saints Noms de Jésus et de Marie, un pensionnat de notre communauté, et le transforme en école sous le nom d'école Cherrier.

En 1931, cette construction vétuste est démolie et remplacée par un édifice d'aspect moderne, aux lignes sobres, aux proportions harmonieuses dont se glorifie tout le quartier et qui loge actuellement 600 élèves réparties en 18 classes.

ÉCOLE DU SAINT-NOM-DE-JESUS, 1659, rue Desjardins. — L'école du Saint-Nom-de-Jésus, qui a compté ces dernières années jusqu'à 1882 élèves, débutait très modestement, en 1891, avec trois classes au rez-de-chaussée de la première église paroissiale de Maisonneuve. Nos soeurs enseignèrent dans ce local pendant plusieurs années.

En 1898, une belle école de 20 classes fut construite, qui fut encore agrandie au cours de l'année 1906. Dès lors les religieuses sont, à leur grande satisfaction, logées dans l'école et donc dispensées de parcourir, deux fois le jour, la distance qui les sépare du pensionnat d'Hochelaga.

Le 16 mars 1916, la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal prend la régie des écoles de Maisonneuve; avec sollicitude elle en assure le développement. C'est ainsi que de nouvelles transformations opérées en 1931 permettent d'ouvrir, au quatrième étage, 8 nouvelles classes et d'aménager au sous-sol une salle de récréation et un local pour l'enseignement ménager. Outre l'enseignement des filles, les religieuses ont aussi des classes de garçons en 1ère et en 2ième année.

ÉCOLE DU SAINT-NOM-DE-MARIE, 4100, rue Hochelaga.

ÉCOLE SAINT-CLEMENT, 4780, rue Lafontaine. — Lorsque fut fondée la paroisse de Saint-Clément-de-Viauville, le premier curé, Monsieur l'abbé L.-A. Dubuc, fit appel aux religieuses des Saints Noms de Jésus et de Marie et leur confia l'éducation des filles de sa paroisse. Les premières classes sous contrôle de la Commission scolaire s'ouvrirent dans une maison privée en face de l'église. Deux ans plus tard, notre Communauté terminait la construction du pensionnat Sainte-Emélie qui, au premier jour de septembre, se remplissait de pensionnaires. Mais au premier dimanche de septembre 1906, Monsieur le Curé annonce au prône qu'une école paroissiale serait ouverte, dès le lendemain, au pensionnat. Ce fut une grande surprise: la supérieure apprenait la nouvelle en même temps que les paroissiens! Si manifeste était la bonne volonté des religieuses qu'on pouvait en escompter d'étonnantes improvisations.

Le lundi, les élèves arrivent au nombre de 34 et l'on procède à une installation de fortune. On ne dispose d'aucun matériel scolaire ni de maîtresse. Elle fut trouvée, le mobilier fut acheté en vitesse, les pensionnaires resserrèrent leurs rangs et l'école paroissiale continua d'être logée dans notre pensionnat jusqu'à ce que fût construite, en 1914, l'école actuelle.

ÉCOLE MADELEINE-DE-VERCHERES, 6017, rue Cartier.

ÉCOLE BOUCHER-DE-LA-BRUERE, 7765, rue de Lavaltrie.

ÉCOLE SAINTE-LUCIE, 2950, Chemin de la Côte-Saint-Michel.

Nombre d'élèves inscrites dans les écoles sus-mentionnées: 12498.

C'est surtout la partie est de la ville de Montréal qui fut alouée, comme champ d'action, aux Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie. C'est peut-être aussi la région qui, depuis trois quarts de siècle, reçut le plus considérable afflux de population et de population canadienne-française en grande majorité ouvrière. Chez ces familles absorbées par les impératifs soucis matériels, souvent indifférentes à la culture, nos religieuses se sont efforcées "d'éveiller l'appétit de l'école et de l'instruction", de susciter les